



BS

Cuba et la Voie 185.
Colonisation

CUBA ET LES ANTILLES

I.

LA HAVANE, UNE VILLE DES TROPIQUES.

21 février 1865.

Nous sommes à la Havane, dans la Capoue du Nouveau-Monde, dans les délices de la reine des Antilles. Pour vous jeter tout de suite *in medias res*, souffrez que je vous introduise familièrement dans la chambrette où j'écris, les coudes serrés, assis sur une chaise branlante, au milieu d'un pêle-mêle de caisses entassées et entr'ouvertes. Mon compagnon de voyage, M. M***, un Américain distingué dont j'ai fait la connaissance à Philadelphie il y a trois semaines, et que j'ai l'honneur de vous présenter malgré la légèreté de son costume, est là qui va, vient, sue, travaille comme un cyclope dans sa forge et complète à grand'peine une toilette sommaire, en me disputant le rebord étroit de la table grasse où je suis accoudé. Profitons d'un moment de trêve, et faisons d'un coup d'œil le tour de notre horizon.

C'est une boîte étouffée, écrasée sous un plafond bas et noir, entre quatre murailles tendues de toiles d'araignée et d'un papier jaune en lambeaux où la saleté dessine toute sorte d'arabesques curieuses. Un lit vermoulu couronné d'un moustiquaire tout grisonnant de poussière s'étale dans le beau désordre où l'a laissé son dernier occupant. La fenêtre est grillée comme celle d'une prison : elle s'ouvre au fond d'une cour, c'est-à-dire au fond d'un puits

8

R



large de trois pieds, bordé de balcons qui se touchent, et percé de fenêtres qui se regardent en face, si bien qu'on peut se donner la main de l'une à l'autre et qu'il faut se résigner à n'avoir aucun secret pour ses voisins. Cette ouverture indiscrete donne peu de jour, point d'air ni de fraîcheur, mais une vapeur chaude, épaisse, un parfum délicieux de friture et de gaillon, qui s'élève de la cuisine avec le tintamarre des voix criardes et le vacarme éclatant de la vaisselle entrechoquée. C'est au fond de cette basse-fosse qu'on nous a enfermés, en attendant qu'on nous donne le luxe d'une chambre à deux lits, au cinquième étage, avec de l'air, de la vue et de la lumière. Quant à obtenir chacun une chambre, il n'y faut seulement pas songer : la chambre à un lit est un raffinement de civilisation qui n'a pas encore pénétré jusqu'ici. Nous voilà loin de nos rêves voluptueux de hamacs balancés nonchalamment par une troupe d'esclaves silencieux et de sommeils langoureux rafraichis par la brise des éventails doucement agités ! Nous ne sommes pas encore dans le pays des fées.

Et pourtant quel plaisir de voir briller le soleil, non pas ce soleil pâle et froid de nos latitudes, qui éclaire sans réchauffer, mais ce beau soleil des tropiques qui embrase et transfigure tout ce qu'il touche de ses rayons ! Quel brusque et merveilleux changement en cinq jours ! Comme me voilà loin de ce neigeux New-York, de sa boue, de ses pluies et de sa rade encombrée de glace à une lieue en mer ! J'en suis étonné, désorienté ; j'ai besoin de me remettre de l'éblouissement de cette lumière et de l'excitation de cette chaude et baignante atmosphère. C'est le ciel de Naples ou de Sicile en plein été, succédant tout à coup à l'âpreté d'un hiver de Russie. On y éprouve le même sentiment de bien-être que dans un bain de vapeur, avec le même besoin du *far-niente* physique et moral. A peine si j'ai le courage de penser et d'écrire : je voudrais pouvoir passer tout le jour les paupières à demi closes, à fumer la cigarette en me balançant sur ma chaise de cannes ; mais il faut d'abord que je vous raconte les cinq journées toujours semblables et toujours nouvelles pendant lesquelles le steamer *Moro-Castle* m'a balancé sur l'océan.

On se plaint souvent de la monotonie de la mer, et il est vrai que sous les mêmes latitudes une longue navigation n'est guère qu'un long ennui. Surtout dans cette mornie saison, l'horizon gris ou d'un vert pâle, le ciel d'un bleu froid et cendré, les nuées grises et sales, çà et là un brouillard ou un orage noir, toutes ces tristesses vous font chercher dans la cabine et dans le peu de vie qui s'y retire un refuge contre la désolation de cette grande étendue sans couleur et sans expression ; mais quand on avance vers le sud,

chaque jour le ciel et l'océan s'animent. On a sous les pieds la même étendue mouvante, sur la tête les mêmes nuées et les mêmes étoiles, et les yeux, en parcourant l'horizon, ne découvrent qu'une voile lointaine, ou bien un troupeau de mouettes blanches se jouant autour du navire et bondissant dans le sillage écumeux qui fuit derrière nous. Cette scène, toujours la même, prend des teintes et des expressions changeantes. La couleur des eaux, la profondeur de l'horizon, les nuits tardives et soudaines, l'éclat nouveau des étoiles, et jusqu'aux chaudes bouffées de ce vent du sud qui nous baigne d'une vapeur invisible, tout nous surprend et nous intéresse, si bien que les heures et les journées s'écoulent sans se faire sentir. Chaque matin nous mesurons à l'atmosphère échauffée combien de centaines de lieues nous avons faites, nous jetons quelque partie gênante de notre vêtement d'hiver, et quand nous nous levons le dernier jour en vue de la Havane, nous nous étonnons d'être si tôt arrivés.

L'Amérique, d'ailleurs, nous a fait les adieux les plus maussades. Quand nous nous embarquâmes, il venait de tomber un orage de neige, le trentième peut-être de l'hiver. Nos bagages, déposés sur la jetée, et nos personnes, plantées là sans abri, sont soumis, à l'examen de MM. les douaniers. Leur grande affaire est de découvrir s'il y a parmi nous des rebelles. Il y a d'abord les officiers de la douane, puis l'officier de la police spéciale du général Dix, puis l'officier de la police urbaine ordinaire; enfin il y a M. le *detective*, que je n'ose pas appeler en bon français du nom de mouchard, représentant de la police extraordinaire et occulte que le gouvernement a été forcé d'établir pendant la guerre. Ces messieurs cependant semblent avoir délégué leurs pouvoirs à une sorte d'argousin repoussant, sans uniforme, sans signe visible de son autorité, en bottes éculées et en chapeau troué, semblable au plus suspect des habitans des *Five-Points*. Ce personnage s'approche de moi et me demande où je vais. Je le prends pour un portefaix et je réponds : « A la Havane. — D'où êtes-vous? — De France. — Où avez-vous résidé dernièrement? — De quel droit, s'il vous plaît, me faites-vous ces questions? vous n'êtes pas un officier de police. — Pardon, je suis l'officier de police. » Sur quoi cette face repoussante et ces mains sales se mettent à fureter dans mes caisses, y découvrent mon pistolet, le déchargent, ouvrent mes cahiers, mes livres, examinent avec un air d'importance tous les papiers écrits en Français. Je songeais, en le voyant faire, que j'aimais autant nos gendarmes et nos commissaires de police. Un gouvernement est forcé, dans certains cas, de recourir à quelques mesures tracassières; mais au moins doit-il à sa dignité de se faire représenter par des visages

convenables et par des mains lavées. Tel est pourtant le défaut presque inévitable des institutions démocratiques et le résultat naturel de cette indépendance individuelle qui est leur plus grande qualité. Tandis que chez nous on se rue aux offices, et qu'il n'est guère de petit bourgeois qui ne se sente honoré de porter dans la douane ou dans la police l'uniforme du gouvernement, ces emplois subalternes tombent ici dans le mépris public, et l'on ne trouve guère pour les remplir que la lie des plus basses classes. — A la police vint s'ajouter la neige, qui redoubla de violence et nous tint toute la nuit immobiles. Le lendemain seulement nos roues battaient la glace, et nous fûmes bientôt en pleine mer.

C'est samedi soir que nous avons commencé à sentir l'influence méridionale. Nous étions alors à la hauteur de Savannah, mais la côte basse de ces régions ne paraissait pas au-dessus du cercle de l'horizon liquide. La Grande-Ourse et les autres constellations du nord ne s'étaient pas encore abaissées dans la mer. La nuit était chaude, sans lune, mais si lumineuse et si scintillante d'étoiles que la planète Vénus faisait dans la mer un reflet d'argent. L'eau, tordue par nos roues puissantes, s'enflammait sur notre passage d'une lueur phosphorique et étrange qui lui donnait l'air d'une masse ruisselante d'argent fondu. On eût dit des millions d'étincelles blanches allumées dans chaque goutte d'eau, ou un essaim innombrable de bestioles lumineuses dansant sur les vagues troublées. Le reflet argenté de cette lumière fantastique jouait sur les flancs du navire et sur les blanches chaloupes suspendues à ses côtés comme la lueur mystérieuse des splendeurs sous-marines de je ne sais quel palais des nymphes. Ce phénomène, assez rare dans nos latitudes, est quotidien sous les tropiques. On l'attribue, vous le savez, à des matières animales en décomposition, dont le phosphore s'enflamme au contact de l'air sitôt que la vague est troublée. Voilà du moins ce que nous enseigne la science positive de l'âge moderne. Ne vaut-il pas mieux rêver, avec les anciens, de fées et de génies?

Le lendemain, chaude et paresseuse journée sous la tente du steamer, sur une mer huileuse et bleue comme le ciel. A droite, la côte basse de la Floride s'enveloppe dans les vapeurs; à gauche, dans le lointain, une bande d'un bleu vif et verdâtre s'étend le long de l'horizon. C'est le *gulf-stream*, dont les eaux mouvantes se distinguent à plusieurs lieues par leur transparence azurée. Une voile, un trois-mâts, à demi couché sur l'horizon, passe rapidement entraîné par l'immense fleuve, tandis que le remous, replié le long de la côte, nous pousse en sens inverse vers le sud. Le soir, une fraîche brise s'élève, une brise presque glaçante, quoique aussi

tiède que nos vents d'ouest. Elle vient de la pleine mer, et couvre bientôt le ciel d'une vapeur épaisse. La nuit tombe, obscure et agitée, tandis que nous longeons les côtes et l'archipel à demi submergé des Florides. Le soleil levant nous montre les formes arrondies des grands arbres, seul accident de cette longue bande grise qui est la terre, et qu'on prendrait volontiers pour un banc de vapeurs. La mer est houleuse, et se soulève par grandes lames pesantes, telles qu'il en roule souvent sur les plages longues et ouvertes. Vers le soir enfin, tournant le dos à la Floride, nous coupâmes le *gulf-stream* en droite ligne, le cap sur la Havane. Comment vous dire la grandeur tranquille et pourtant menaçante du spectacle qui s'offrit alors à nos yeux? — Il avait soufflé tout le jour un vent du nord qui avait soulevé de grosses vagues et livré un violent combat à la puissance irrésistible du courant. Les lames oscillaient maintenant indécises, et un calme profond, solennel, s'était fait dans l'atmosphère pesante et chaude. Tandis que les vagues nous roulaient à gauche, le courant nous repoussait à droite avec une violence qui faisait incliner nos vergues et semblait quelquefois nous déraciner. Nous avançons ainsi péniblement, et nos roues, soudainement submergées l'une après l'autre, faisaient entendre un tonnerre intermittent et sinistre. L'horizon avait une profondeur immense, inconnue à nos climats, et dont la transparence vaporeuse semblait infinie entre les lourdes nuées qui pesaient sur le ciel et les montagnes noires des vagues. Le jour baissait rapidement; des pans de nuages déchirés s'éclairaient d'un jaune menaçant et brillaient parmi les masses compactes et violettes de leurs voisins immobiles. Les brisans de la mer avaient des lueurs blafardes en contraste étrange avec le bleu sombre et ardoisé de la surface des eaux. L'air tiède, humide, pénétrant, semblait étouffé et comme oppressé dans l'attente de quelque grande convulsion des élémens: on eût dit un orage immense qui se préparait à tous les coins du ciel. — Un pauvre malade en délire, qui depuis deux jours nous tourmentait de ses discours et de ses gestes extravagans, se promenait comme un fou en poussant des exclamations incohérentes sous l'influence énervante de cette atmosphère trop forte pour sa faible machine. C'était le ciel des tropiques qui prenait, pour nous recevoir, toute sa lugubre majesté.

— Ce matin, au lever du jour, nous étions en panne devant la rade de la Havane. Les autorités n'en permettent pas l'entrée la nuit. Un long bras de terre ou plutôt un promontoire de rochers, sur lesquels s'élèvent les tours et les remparts pittoresques du vieux château du Maure, en ferme à moitié l'ouverture. Mais voici le phare qui s'éteint, le canon qui retentit, le drapeau espagnol qui

s'élève dans le premier rayon de soleil. Le signal est donné; nous accostons le pilote venu à notre rencontre, nous arborons nos fières couleurs républicaines en face du drapeau usé d'un despotisme vermoulu; nous lui faisons, en passant, l'honneur de deux coups de canon, et nous franchissons l'étroit défilé qui sépare le château de la ville. A droite, sur une plage basse et unie, les vagues déferlent avec leurs panaches blancs. A gauche, la vieille forteresse nous montre la gueule de ses canons surannés. La ville de la Havane, rouge, bleue, jaune, resplendissante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, groupe capricieusement en face de nous ses terrasses orientales et ses tourelles mauresques. Un bouquet de palmiers, un massif de mûriers festonnent gracieusement la plage, tandis qu'un peuple de petites nacelles aux toits colorés se presse autour du rivage dans ce pêle-mêle pittoresque et brillant dont les paysages du midi ont seuls le secret. Cependant nous avançons dans des eaux soudainement devenues tranquilles, parmi les grands vaisseaux de guerre espagnols qui encombrant la rade. Un essaim de petites barques nous environne, nous assaille, se colle aux flancs du navire comme une nuée d'abeilles. C'est parmi les bateliers un feu roulant d'interpellations, d'offres de service, en espagnol, en anglais, en français, dans toutes les langues qu'ils savent et ne savent pas. Quelques-uns, pour mieux se faire entendre, grimpent comme des chats à leurs mâts fragiles. Ils sont blancs, jaunes, noirs, de toutes les teintes possibles et imaginables entre le charbon de terre et le jus de tabac, les blancs aussi brûlés que les mulâtres et faciles à confondre avec eux. L'ordre cependant se fait petit à petit : chacun loue sa barque, y fait descendre ses bagages primitivement au bout d'une corde. Dehors les voiles, et toute la petite flottille aborde en rangs pressés à la douane.

Je n'y arrivais qu'avec frayeur et tremblement. Les Américains m'avaient fait un tableau terrible de ces douaniers espagnols soupçonneux, exigeants, rapaces, de ces permissions à obtenir, de ces rançons à payer, de toutes les tracasseries qu'il me faudrait endurer avant de mettre le pied dans les rues de la Havane. Je craignais pour mes livres, pour mes armes, pour quelques pamphlets abolitionistes que je rapportais des États-Unis et qui pouvaient me nuire dans un pays d'esclavage. Je ne tardai pas à me rassurer et à m'apercevoir que l'arrivée des voyageurs était pour le gouvernement colonial une trop précieuse aubaine pour qu'on s'avisât de les décourager en leur jetant des bâtons dans les jambes. Après un coup d'œil superficiel jeté sur mes malles, qu'il me fit ouvrir toutes ensemble, l'employé me pria de passer au guichet du receveur. Celui-ci retient nos passeports et nous délivre à chacun, au prix de

deux piastres, un permis de débarquement. Demain nous retournerons à la police pour acheter un permis de séjour; enfin, quand nous voudrons quitter l'île, nous irons une dernière fois réclamer nos passeports, qui nous seront rendus moyennant finance, avec un permis de rembarquement. L'épreuve dont on me faisait si grand'peur n'est qu'une formalité productive et une manière d'arracher quelques plumes aux oiseaux de passage. Vite en voiture, et à la recherche d'un logis passable! L'hôtel dell' Almy, qui est, dit-on, le meilleur, n'a plus une chambre vide. Nous traversons la vieille cité, nous franchissons les remparts, nous longeons un square nouveau planté de palmiers, et nous débarquons à l'hôtel de Inglaterra, la seconde auberge de la Havane, que je vous décrirai une autre fois.

22 février.

Figurez-vous une baraque de bois et de plâtre peinte en rose et en bleu, haute de deux étages, et large de six ou sept fenêtres. C'est sur cette façade qu'est située la porte; mais, une fois la gueule franchie, ne vous attendez plus à aucune régularité. Un escalier presque monumental fait deux tours, se borde un instant d'une belle grille dorée de fer battu, puis se termine en échelle de bois qui conduit sur des terrasses, au sommet d'une espèce de tour branlante où est perchée notre chambre nouvelle. Notre porte ne ferme guère et notre carrelage ne connaît pas le balai, sans compter qu'il offre à chaque pas des montagnes et des précipices. Notre miroir (car l'appartement est décoré de glaces) est incrusté d'une poussière séculaire que nul plumeau ne laboure, deux lits de fer pressés l'un contre l'autre occupent à peu près la moitié de la chambre; mais, ô miracle! nos fenêtres ont des carreaux de verre, chose rare et luxueuse à la Havane, où les maisons ne se ferment guère qu'avec des volets de bois. Quant au plafond, il est fait de poutres et de planches, les murs nus sont en madriers ornés d'arabesques d'un haut goût, et l'un de nos lits de sangle, un seul, est muni d'un mince matelas et d'une courte-pointe de calicot jaune de fabrique française, avec enluminures militaires imprimées en noir qui représentent une collection de tambours-majors, de vivandières et de grenadiers, le tout crasseux, dépenaillé, horrible, plein de toiles d'araignées et de bêtes ténébreuses qui montrent leurs trompes affamées dans toutes les fentes. Tel est le vaste et somptueux appartement qu'on nous a donné pour nous dédommager du logis bizarre où nous étions casernés hier. Ici du moins nous avons de l'air et de la vue, et les vitres cassées nous serviront la nuit de ventilateurs. Nous voyons à notre gauche la mer et sa surface grise, hérissée,

écumante, car le vent du nord souffle encore, à droite des toits, des terrasses, des murs bleu de ciel crénelés de verre de bouteille, où viennent percher mélancoliquement les bandes funèbres des *urubus* ou petits vautours noirs. Ces jolis animaux, qui remplissent dans tous les pays tropicaux les fonctions importantes de nettoyeurs de la voirie et de gardiens de la santé publique, sont devenus tellement familiers qu'ils ne fuient pas l'approche de l'homme, et qu'il faut presque les pousser du pied dans les rues, comme nos moineaux parisiens. Il y a même une loi qui protège leur vie sous des peines sévères. En voilà une volée qui s'ébat devant cette fenêtre : je ne puis vous dépeindre leur maigreur affamée, leur vol lent et lugubre, leur plumage sale et hérissé, leur œil terne, leur tête d'un gris rougeâtre, tout cet ensemble de laideur obscène et de stupidité féroce. On dirait les harpies de l'*Énéide* ou plutôt une troupe de croque-morts déguenillés qui sortent, le nez rouge et l'air paterne, du cabaret voisin du cimetière. En dépit de cet aimable voisinage, mieux vaut notre logement près des nues que la rangée de cellules grillées que j'ai aperçues en passant au pied de l'escalier.

Je suis descendu en ville. Je ne sais si après un voyage en Espagne la Havane aurait pour moi l'attrait qu'elle a maintenant. Peut-être n'est-ce qu'une pauvre copie des villes de la mère-patrie ; mais telle qu'elle est, avec ses rues étroites et pavées de lave, ses maisons basses et à demi mauresques, ses étalages de pacotilles européennes ou de produits pittoresques du pays, et ses banderoles d'étoffe peinte pendues à travers les rues pour servir d'enseignes aux boutiques, elle me semble avoir un caractère à elle et tout à fait tropical. Il y a encore dans la basse ville, aux environs du quai, quelques ruelles tortueuses, encombrées de mulets, de charrettes, de ballots, de caisses, qui racontent l'ancienne prospérité commerciale et la civilisation arriérée du pays. On y vit comme dans le vieux temps, en plein air, presque dans la rue, à portes grandes ouvertes. La plupart des négociants ont leurs bureaux, leurs habitations et leurs magasins dans la même maison. Une grande porte-cochère à battans de bois massif, souvent sculptée ou ornée de clous historiés, s'ouvre sur la rue étroite. Le porche et la cour sont pleins de ballots empilés, boîtes de cigares, caisses de sucre, sacs de café, grains et fruits de toute espèce. Le portier, mulâtre, nègre ou brun chocolat, est gravement assis au pied de l'escalier, et vous salue respectueusement quand vous passez. L'escalier de pierre, grand ouvert, vous conduit à une large galerie en balcon, une sorte de portique qui entoure la cour étroite et ornée de rudes colonnades. Souvent l'*office*, le bureau du maître, est dans la galerie même, exposé à tous les

vents. De larges portes ouvertes me montrent ici une vaste salle aux murs garnis de livres, de casiers, de grands bureaux d'acajou, là les appartemens de la famille, un grand salon meublé avec ce luxe douteux et ce goût médiocre qui sont propres aux intérieurs méridionaux. Quelques-unes de ces habitations, construites dans un vieux style espagnol massif, ont un grand air d'opulence et d'antiquité; toutes rappellent en général la vie retirée et bourgeoise dont elles n'ont conservé que l'extérieur. La civilisation américaine s'est glissée déjà sous ces dehors surannés.

Entrez dans une de ces maisons vénérables qui semblent devoir être habitées par quelque riche marchand en large pelisse de soie ou en sévère costume de velours noir. Vous y trouvez un homme moderne, habillé à la mode de New-York, le plus souvent Allemand ou *Yankee*, ou, s'il est Espagnol pur sang, tellement américanisé qu'il a perdu l'originalité et pour ainsi dire le fumet de sa race. Les ruelles étroites, à fenêtres solidement grillées, bordées de lourds balcons en fer, portent au milieu de la chaussée la double empreinte du *railroad-car* américain. Il y a jusqu'à des omnibus avec un toit en forme de pagode chinoise, à la façon de New-York. Enfin la barbe blonde et l'épaisse botte ferrée du *Yankee* se rencontrent autant dans les rues que la tête maigre et noire et le classique soulier verni percé de l'Espagnol; mais ce mélange extravagant de toutes les populations du globe est justement l'originalité de la Havane. Ici le *Yankee* bien connu, fraîchement débarqué des États-Unis, portant gauchement le poids de la chaleur; là-bas l'aventurier allemand, que je devrais plutôt appeler aventureux, car c'est généralement un personnage intelligent et sympathique, au rebours des vilaines physionomies françaises qui traversent Cuba en route pour Vera-Cruz; puis l'Espagnol à moustache fière avec sa tournure indélébile de grand seigneur déchu; le mulâtre bouffi et ventru, tout de blanc habillé, vautré nonchalamment au fond de sa voiture de louage, tandis qu'entre son pantalon et sa bottine vernie paraît un morceau de sa jambe jaune et velue; puis la négresse vêtue d'oripeaux éclatans, parée comme une figurante de théâtre, drapée dans une robe de cotonnade et dans une écharpe de mousseline brillante, jambes, bras et tête nus, — et toute une population d'ânes, de mulets, de petits chevaux pittoresquement bâtés et harnachés, de bœufs courbés sous le joug; tout cela défile sous vos yeux tandis que vous roulez vous-même dans une de ces *volantes*, véhicules nationaux du pays, *corricolos* d'étrange sorte, dont le double timon, long de quinze pieds, emboîte un petit cheval nerveux monté par un postillon nègre aux haillons brillans. Le siège, abrité par une espèce de cabriolet écrasé, re-

pose sur le brancard même, et par l'ouverture laissée au fond de la capote vous voyez tourner derrière vous les deux larges roues qui vous portent. La *volante* ne peut pas verser, quand même le cheval s'abattrait sous sa charge pesante; l'essieu est trop large et le centre de gravité trop bas pour qu'elle chavire de côté. Le timon, d'autre part, est si long, qu'en le posant à terre la voiture est à peine inclinée en avant. Il y a des *volantes* de louage qui coûtent vingt-cinq sous la course; mais on en rencontre d'aussi élégantes que les calèches à la Daumont de notre bois de Boulogne, traînées par deux et trois chevaux, guidées par de beaux nègres en livrées rouge et or. Voici maintenant l'officier de police en uniforme mousquetaire Louis XV, avec des paremens blancs galonnés d'or, fièrement campé sur son cheval immobile. Des soldats passent dans la rue en capotes de couil bleu brodées d'or. Enfin écoutez ce cri étrange, à la fois nasal et harmonieux, qui traverse la rue silencieuse : *Naranjas dulces!* C'est le vieux marchand d'oranges nègre qui chemine côte à côte de son baudet à la tête basse, et qui se bouche les oreilles avec ses deux doigts à chaque cri qu'il pousse, comme s'il était ennuyé de la monotonie de sa musique sempiternelle.

Suivons-le dans sa lente promenade, en cherchant le long des murailles une ombre rare à cette heure du jour. Nous descendons la rue *Mercaderes*, la rue des marchands, toute bordée d'un bout à l'autre des plus belles boutiques de la Havane. Au bout, nous rencontrons la *plaza de Armas*, un joli square orné de fontaines et décoré de plates-bandes touffues où s'épanouissent les vives couleurs des fleurs tropicales. C'est là que se trouve le palais du gouverneur, ou plutôt (car c'est un gouverneur militaire) du capitaine-général de l'île de Cuba, — vaste édifice carré, entouré d'arcades, assez insignifiant, mais de mine vraiment royale. Tous les fils du gouvernement y sont rassemblés sous la main du maître. En face, un petit enclos s'étend jusqu'à la mer, lieu consacré et entouré de grilles où, suivant la tradition, Christophe Colomb aborda pour la première fois dans l'île. Plus loin, au fond d'un dédale de ruelles, s'élèvent les vieux bâtimens de la douane, qui ont un peu l'air d'une forteresse avec leurs porches sombres et leur cour intérieure aux arcades profondes et surbaissées. Une troupe de grands gailards nègres, aux formes athlétiques, s'y agit en tumulte au milieu des ballots et des barriques, enlevant ou déposant des fardeaux, et jurant à gorge déployée quand ils se rencontrent ou s'entre-choquent sous la voûte étroite qui sert d'entrée. On me montre dans un coin des arcades la vieille table usée où depuis plusieurs siècles on tire tous les quinze jours les numéros gagnans de la fameuse loterie ha-

vanaise. Je cite encore pour mémoire les cafés où se presse tous les soirs une population oisive, bruyante, bavarde, en face d'un paquet de cigares, d'un charbon brûlant et d'une *granizada de leche*. Souvent le tapage des conversations est accru par un piano infernal, touché par deux mains de fer, qui jouent *fortissimo* quelques-uns des morceaux les plus bruyans de Verdi. Les Havanais, si mous et si nonchalans pendant le jour, aiment à être réveillés le soir par un vacarme à rompre les oreilles. Je vous parlerai une autre fois du *paseo*, des flâneries de la place d'Armes, qui est la place Saint-Marc de l'endroit, comme la Dominica en est le café Florian, et des voitures de señoritas à tête nue à qui l'usage du pays interdit de mettre le pied par terre. Pour le moment, il faut que j'aie vu si je pourrai découvrir mes lettres dans le chaos de la poste de ce gouvernement barbare. Il paraît qu'il n'y a pas encore de convention postale entre Cuba et les États-Unis, de sorte que les lettres n'y parviennent que par bienveillance.

23 février.

Ce climat est délicieux en cette saison. Les brises de mer continues le maintiennent à une température aussi douce que celle de nos belles journées d'été. Les nuits sont fraîches, légères, radieuses et à peine humides. On raconte que la semaine dernière il y a eu sur les plantations de l'intérieur grésil et gelée, si bien qu'on a pu casser de la glace sur les étangs; mais la ville est à l'abri de ces variations, d'ailleurs peu redoutables, quoique les Cubans fassent autant de bruit de leur demi-millimètre de glace que nous de cinq pieds de neige.

Je n'ai rien fait d'intéressant depuis hier. Il y a toujours, au moment où l'on arrive dans un pays étranger, une attente incertaine et une perte de temps involontaire qu'il ne faut pas reprocher au voyageur. On porte des lettres, on fait des connaissances, on attend les invitations et les conseils. Et puis la paresse est dans l'air, et le milieu de la journée, comme en Italie, n'est bon qu'à dormir. C'est le matin, au lever du soleil, que les naturels se promènent et travaillent. Le soir est réservé à une flânerie universelle : le théâtre, le *paseo*, la promenade en voiture, la musique à la place d'Armes, et l'éternel bavardage des cafés. Il n'y a qu'un moyen d'échapper à une oisiveté absolue, c'est de se ménager une longue matinée en faisant la veille une provision de sommeil.

Mais je suis trop routinier pour fermer les yeux à volonté. Faisons donc une nouvelle promenade à travers la ville, au petit pas, cherchant l'ombre le long des murs, là où des toiles tendues de maison en maison ne protègent pas la chaussée. La place d'Arme

est le rendez-vous et le centre universel. C'est là que je descends de ma *volante*, dont le cheval n'est pas caparaçonné d'or et d'argent, ni les coussins fourrés de velours, ni le postillon muni d'autres bottes que ses jambes noires et nues, mais dont la selle haute, recourbée, perchée sur une double épaisseur de matelas en pyramide, et le petit cheval maigre emmanché comme une mouche aux immenses brancards en pattes d'araignée ont toujours un air pittoresquement ridicule qui me fait préférer ces véhicules barbares aux *victorias* à l'anglaise que la civilisation américaine tend à mettre à la place. Je m'arrête en face du palais du gouverneur, je franchis d'un pas hésitant la porte de la grande cour sans que le factionnaire m'arrête ou m'interroge; puis je monte avec recueillement le grand escalier de pierre, d'où je passe, sans plus de cérémonie, dans l'antichambre de son excellence. Je trouve là des aides-de-camp polis qui me disent que le capitaine-général n'est pas visible en ce moment, mais que demain, vers midi, je serai admis en son auguste présence. Rien de plus simple d'ailleurs et de moins effrayant que cet appareil royal, dont on m'avait parlé aux États-Unis et qui choque tant le républicanisme américain.

Puisque nous voilà dans la basse ville, allons au *Correo* chercher nos lettres. Je tourne à droite, dans cette ruelle où je vous ai déjà conduits et qu'ombragent de vieilles maisons aux balcons de bois et de fer sculptés; je traverse encore la cour de la douane avec ses colonnes de granit, ses arcades surbaissées encombrées de ballots en désordre, son porche étroit, où se pressent en tumulte chariots, mules, tonneaux et portefaix nègres au milieu desquels je me faufile à grand'peine. Les murs délabrés sont partout revêtus de peintures voyantes aux couleurs favorites des Espagnols, rose, bleu de ciel, jaune et quelquefois vert tendre, toutes si heureusement mariées, ou plutôt si magnifiquement éclairées par un soleil éblouissant que la brutalité même en paraît harmonieuse. En revanche, cette lumière, qui rehausse les teintes vives, tue les nuances délicates et légères qui conviennent à nos climats. On rencontre çà et là dans une *volante* élégante des dames qui chassent l'ennui de leur vie oisive et cloîtrée en faisant des emplettes par la ville. Elles s'arrêtent devant une boutique, à l'ombre de la capote obscure et basse, voilées elles-mêmes de la mantille de dentelle noire, tandis que le marchand leur apporte un à un ses articles avec force humilités et salutations. Les belles indolentes, sous cette éclatante lumière, ont quelque chose de terne et de blafard qui gâte leur beauté. En voici deux, une blonde et une brune, que j'ai vues hier au théâtre français (où, par parenthèse, j'ai entendu *les Pattes de mouche*, jouées par la troupe future de l'empereur Maximilien), et que j'ai beaucoup admirées à la clarté des lustres; je les reconnais

à peine, et il me semble que non-seulement leur teint est noirci, leurs yeux éteints, mais que leurs traits même sont défigurés. Pour lutter avec ce soleil, il faut une couleur franche et sombre comme celle de ce *coulie* indien des îles Malaises qui demandait l'aumône au coin de la rue, à genoux, la tête nue, en roulant ses yeux aveugles, ou bien celle de ce petit nègre que j'ai vu tout à l'heure dans le jardin qui borde les remparts et remplit les anciens fossés, jouant et gambadant tout nu parmi les grands feuillages et les grosses fleurs éclatantes des tropiques, brillant lui-même comme du cuivre poli et bondissant dans les rayons brûlans de midi comme dans son élément naturel. Voyez encore cette négresse herculéenne, aux larges épaules, à la robuste poitrine, aux grosses lèvres charnues, qui s'avance avec un mouvement lourd et rapide qui tient de l'éléphant et de la tigresse : voilà les êtres qui semblent faits pour vivre dans le soleil; mais quant à leurs blanches maîtresses, condamnées par les mœurs du pays à l'inaction physique, elles végètent comme des plantes ou comme des bêtes à l'engrais, se dandinant sur leur *balancine*, entre leur fenêtre et leur porte ouverte, les mains croisées et inertes, la bouche close, les yeux vaguement dirigés vers la rue, plus semblables à des statues qu'à des femmes, roulant de temps en temps une cigarette qu'elles placent entre leurs lèvres de pierre. Vous concevez ce que doivent devenir à la longue leur intelligence et leur corps : leur corps une boule de graisse, leur esprit une machine rouillée, indolente, inutile, qu'on pourrait, semble-t-il, enlever du corps sans causer aucun trouble. Jamais un livre, jamais une aiguille ne dérange leur sérénité majestueuse. Leur visage même, à la longue, reflète le néant de leur intelligence, et, si correctement que la nature l'ait formé, prend une expression de matérialisme vulgaire qui n'ajoute pas à leur beauté.

Nous avons rencontré déjà le marchand d'oranges. Voici un autre naturel curieux du pays : le marchand de billets de loterie. Vous le trouvez à tous les coins de rue, dans tous les cafés; il vous poursuit, vous importune, vous impose sa marchandise, et, si vous n'y prenez garde, remplacera dans vos poches votre or par du papier blanc. Celui que vous voyez assis à l'entrée de la ruelle qui mène au *Correo*, me reconnaissant pour un *Yankee* fraîchement émoulu de son pays natal, ne manque jamais de me saluer d'un cri rauque, aigu, étourdissant et si brusque, si surprenant, que chaque fois je retourne involontairement la tête. Laissons-nous séduire pour cette fois seulement, et achetons non pas un billet tout entier au prix exorbitant d'une once d'or (1), mais deux seizièmes de deux numé-

(1) Environ 89 francs. L'once espagnole ne vaut en réalité que 16 piastres; mais l'Espagne, qui paie chaque année à sa colonie une forte somme de numéraire en

ros différens pour la somme modeste d'un demi-doublon. On ne peut guère, avouez-le, s'en tirer à meilleur compte, ni faire au culte des faux dieux un sacrifice plus économe. Puisque le jeu est ici une religion nationale, il faut bien, par convenance pure, que je plie le genou devant le dieu Hasard, et que je dépose mon humble offrande aux pieds du gouvernement, son grand-prêtre, qui suivant l'usage immémorial, se nourrit de la viande des sacrifices. La loterie havanaise est le plus terrible instrument fiscal que jamais on ait inventé pour pomper et dévorer, sans qu'il y pense, toute la richesse d'un peuple. Prendre et reprendre des billets sans jamais se décourager est la grande émotion des Havanais, l'occupation qui remplit leur vie. Depuis le mendiant sans aveu jusqu'au propriétaire opulent de dix plantations et de vingt troupeaux de nègres, tout le monde a l'âme suspendue à un numéro de loterie, et l'imagination pleine de quines, de quaternes et de chiffres vus en rêve. C'est à cela qu'on pense en fumant son cigare ou en faisant sa sieste. Le fractionnement des billets en huitièmes, seizièmes et trente-deuxièmes met la tentation à la portée des plus petites bourses. Les commis, les petits marchands, les ouvriers blancs ou nègres, jettent dans ce gouffre sans fond leurs épargnes ou leurs salaires, et ils ne connaissent pas d'autre placement. Les familles riches comptent la loterie dans leurs dépenses; les plus grandes maisons de banque et de commerce mettent régulièrement tous les mois une certaine somme à la loterie : peut-être est-ce un moyen de se concilier les bonnes grâces du pouvoir. Il n'est pas jusqu'aux étrangers établis dans le pays qui ne se conforment vite à l'usage universel. Les Américains surtout, accoutumés d'avance au jeu sous une autre forme, ont un goût très vif pour ces grands coups de dés. J'ai vu un habitant de New-York, enrichi l'an dernier dans la spéculation, qui, tout en faisant cet hiver un voyage de plaisir à l'île de Cuba, a mis tous les quinze jours 2,000 dollars à la loterie. On ne peut pas dire qu'on a goûté de la vie havanaise, si l'on n'a savouré l'espérance d'une fortune insensée et caché ensuite sous un sourire de bonne humeur le désappointement d'avoir perdu. Malheureusement j'ai l'imagination trop froide, trop septentrionale, trop bien équilibrée par le calcul des probabilités rationnelles, pour bâtir beaucoup de ces châteaux en Espagne. Mes deux seizièmes peuvent dormir en paix; je les jette sans illusion dans la gueule du monstre, en voyageur consciencieux qui veut goûter un peu de tout.

échange de ses produits, a trouvé commode d'en fixer la valeur à 17 piastres dans l'île de Cuba.

Le marché se trouve sur mon chemin ; je m'y arrête, espérant y voir quelques curieux spécimens de la flore culinaire du pays. Le marché est un double portique entouré de rues sur ses quatre faces, avec une vaste cour pavée et une fontaine au milieu ; mais l'heure est trop avancée, les longues arcades sont vides et sombres. Voici en revanche la boutique d'un fruitier ornée de régimes de bananes rangées en grappes, d'oranges en pyramides, de cannes à sucre en faisceaux, et d'ananas suspendus comme des lampes ou des corbeilles de fleurs entre les vertes arcades. Ceci me mène à la *Calle del Inquisidor* et à la maison même qui lui a donné son nom, dans les siècles passés résidence du grand-inquisiteur de la colonie, aujourd'hui habitation de don Juan P..., un des hommes les plus influens et les plus respectés du pays. Je monte un escalier orné de faïences et scrupuleusement lavé. J'entre dans un bureau aux portes bardées de fer, pour le moment grandes ouvertes. Je trouve un petit homme vif, aimable, spirituel, qui parle français avec la rapidité et la netteté d'un Bordelais. On attelle sa voiture : il me mène au *paseo*, au jardin du capitaine-général, où glissent dans l'ombre du crépuscule les *volantes* et les calèches, et les dames en grande toilette, tête nue, l'éventail à la main. Enfin il m'offre une loge au théâtre, m'invite à visiter sa plantation, qui est l'une des plus belles de l'île. Il n'abuse pourtant pas des paroles cérémonieuses ni des complimens à l'espagnole. Son accueil est si cordial, si simple, si gracieux, qu'il justifie et dépasse tout ce qu'on m'avait raconté aux États-Unis de la courtoisie et de l'hospitalité havanaises.

24 février.

Si la Havane est, comme on le prétend, la ville la plus riche du monde, ce n'est pas assurément la plus somptueuse et la mieux tenue. Autrefois, c'est-à-dire il y a peu d'années, la voirie était si mauvaise que toutes les grandes rues devenaient des fondrières et restaient impraticables pendant la saison des pluies. On n'avait songé à ménager nulle part un écoulement aux eaux pluviales, de façon que toute la basse ville restait un marécage pendant quatre mois de l'année. Il y a encore au centre du quartier commerçant, vers la jonction des rues de Cuba, Mercaderes et Obispo, à deux pas de la place d'Armes et du palais du gouverneur, un pli de terrain sans issue où les eaux s'accumulent en été jusqu'à rendre impossible le passage des piétons et des voitures. Après chaque averse, et elles sont torrentielles en ce pays, il se forme là un tourbillon qui va se déverser jusque dans le port, en passant par-dessus la colline : on ne peut alors le traverser qu'à la nage, et il s'y noie

régulièrement plusieurs personnes chaque année. Étonnez-vous après cela de l'insalubrité de la ville et des épidémies qui la désolent! Les indigènes vous diront que dans la campagne, sur les grands plateaux agricoles du centre de l'île, la fièvre jaune est presque inconnue, et qu'elle est pour le moins autant un produit de la négligence et du mauvais gouvernement qu'un inconvénient naturel du climat de la Havane.

Il paraît cependant que les choses ont beaucoup changé, grâce à l'institution nouvelle et révolutionnaire d'une espèce de corps municipal chargé de l'édilité urbaine. Jusqu'alors il n'y avait à la Havane ni municipalité indépendante, ni même conseil de notables occupé des intérêts locaux. Le gouvernement colonial, c'est-à-dire la personne même du capitaine-général, commandant militaire de l'île, réunissait dans sa main toutes les attributions et tous les pouvoirs : modèle achevé d'une centralisation gouvernementale et administrative à peine égalée par les pachas de Turquie. Ce système fonctionnait avec une aisance et une simplicité admirables; le gouvernement percevait les impôts et laissait faire la nature. Un jour cependant l'autorité s'avisait qu'elle pouvait, sans rien y perdre, confier cette branche de l'administration publique à un conseil élu par elle, choisi parmi les bourgeois les plus riches et les plus imposés de la ville, et en même temps les plus conservateurs de l'ordre établi. En effet, le fisc continue à percevoir les mêmes impôts qu'autrefois, et le conseil de ville pourvoit aux dépenses nouvelles avec des contributions extraordinaires, sans qu'il en coûte rien à l'avarice espagnole. Cette ombre de gouvernement municipal a déjà rendu de grands services : on a repavé les principales rues, construit des trottoirs d'un pied de large, éclairé la ville, construit la promenade nouvelle; on parle même de creuser des égouts pour assainir les bas quartiers et donner un écoulement aux inondations périodiques des mois d'été. Telle est en tout pays la vertu du laisser-faire : l'appel à l'initiative individuelle est le seul remède efficace à l'indolence et au délabrement des gouvernements absolus.

Tout cela ne fait pas de la Havane une belle ville. Sauf les vieilles habitations des bas quartiers et quelques palais modernes bâtis par des familles opulentes, la plupart des maisons n'ont qu'un seul étage, un rez-de-chaussée élevé de deux pouces à peine au-dessus du niveau de la rue; tous les appartemens sont de plain-pied et entourent une espèce de cour intérieure assez comparable à l'atrium antique. Les rues étroites ressemblent à ce que devaient être les ruelles des vieilles cités romaines; mais quand ces morceaux de maisons décapitées s'alignent le long des larges avenues de la nouvelle ville, ils ont un je ne sais quoi de nu, de pauvre et de mes-

quin. Les fenêtres, qui ont toute la hauteur des appartemens, sont bardées de treillis de fer semblables à des grilles de prison. La première fois que j'aperçus deux négresses à travers cette formidable défense, je crus que j'avais devant les yeux le corps de garde ou le poste de police du quartier. Je suis accoutumé maintenant à appeler salon cette espèce de cellier aux murailles blanches, meublé universellement d'une double rangée de fauteuils à bascule et de crachoirs de fer poli disposés en bataille auprès de la fenêtre, en face les uns des autres, comme deux armées ennemies. C'est là que flânent le soir les captives de ces tristes donjons, tandis que des cigares luisans viennent de temps en temps s'asseoir en face d'elles sur la ligne vide et hospitalière qui appelle le visiteur trop rare. Alors les persiennes, qui pendant le jour interceptaient les rayons du soleil, s'ouvrent pour laisser entrer la fraîcheur et les regards indiscrets du passant. C'est ainsi que nous épions les cercles de famille et les languissantes conversations du soir, alors que, fatigués du tumulte des cafés, de la foule de la place d'Armes, nous errons au hasard dans les rues obscures et silencieuses, en quête de spectacles nouveaux. Vous raconterai-je toutes nos rondes nocturnes? Nous ne rencontrons, je vous assure, ni brigands, ni alguazils, ni amans donneurs de sérénades et de coups d'épée, ni jaloux embusqués au coin d'une muraille, le poignard à la main, enveloppés tragiquement dans leurs manteaux sombres, — enfin pas le plus petit sujet de roman. Nous ne faisons même pas ces rencontres moins poétiques auxquelles nous ont habitués les rues de Paris ou de Londres; on ne voit plus à cette heure que des hommes ou des négresses; les femmes blanches ne sortent plus qu'en voiture, ou bien elles restent chez elles. Cependant, comme nous marchions en rêvant au fond d'une rue noire et solitaire, nous nous arrêtàmes soudain devant une vieille maison basse d'où sortait un rayon de lumière discrète et douce comme celle que laisse passer la lampe d'albâtre suspendue pendant la nuit au fond des chapelles. Le porche arrondi s'enfonçait en arceaux mystérieux comme la voûte d'un cloître, et à travers une grille de fer massive aux barreaux épais on voyait briller dans une gloire cinq ou six figures de femmes immobiles, assises en cercle comme dans un sanctuaire, parées somptueusement de draperies de soie brillante, et de voiles de gaze rose avec des paillettes d'or. On eût dit une de ces niches ou chapelles que les Italiens creusent dans leurs murailles, et où ils mettent derrière une grille de fer des madones en cire ou des figures de saintes enrubannées qu'éclaire le soir de sa lumière douteuse une chandelle tremblotante sous un transparent de papier rouge. Nous nous étions arrêtés en contemplation devant

cette vision mystique, lorsque brusquement une des divinités se lève, vient à nous du fond du sanctuaire et nous ouvre la grille à deux battans. Au son de sa voix, l'illusion fut dissipée, et nous vîmes que la rue entière était bordée de grilles pareilles. On aurait dit l'intérieur d'un couvent. Vous avez déjà deviné l'espèce de dieu qu'on y adore.

Les Havanais ont des mœurs relâchées, comme tous les peuples du midi. Ils comprennent autrement que nous la décence et l'honnêteté. Tandis que chez les peuples du nord la prostitution se déguise et se cache dans la foule, c'est une loi dans ce pays-ci qu'elle porte son enseigne et qu'elle soit publiquement étalée. L'usage établit jusqu'à une distinction de costume entre les femmes honnêtes et les femmes perdues. Celles-ci se reconnaissent à leur tête nue : même en plein jour et sous le soleil le plus ardent, elles n'ont pas le droit de jeter une mantille sur leurs cheveux, car cette coiffure est la marque distinctive des filles et des femmes sages. Encore n'est-il guère permis à une femme qui se respecte de sortir à pied dans la rue. J'en connais qui, après avoir tenté l'épreuve, se sont bien promis de ne jamais recommencer. Elles ont donc le choix entre leurs courses en *volante* par la ville, où elles vont de boutique en boutique, tuant la journée à faire des emplettes inutiles, ou bien la solitude et l'ennui d'une maison triste comme un cloître.

C'est à l'opéra qu'il faut voir les femmes de la société havanaise. Nous y allâmes hier soir entendre quelques actes d'un mélodrame espagnol, une espèce d'opéra tragi-comique mêlé de dialogues et de bouffonneries. La scène était, je crois, en Hongrie ou en Pologne; on y voyait figurer des brigands, des gendarmes, des moines, et toute la défroque théâtrale de l'ancien monde. La musique était bruyante, cuivrée, détestable; mais nous ne l'écouions guère, et nos yeux étaient plus occupés que nos oreilles. La salle de l'opéra de la Havane est peut-être la plus grande du monde après celle de Milan. Il n'y a pas de parterre, et les places d'orchestre occupent tout le plancher de la salle, bien qu'elles soient d'un prix fort élevé. Aussi le spectacle est-il à la Havane un plaisir raffiné, point du tout populaire, et il n'est guère fréquenté que par les étrangers et les riches. Pour une ville de deux cent mille âmes peut-être, il n'y a que deux théâtres, le théâtre français et l'opéra, qui en général alternent et ne sont ouverts que de deux jours l'un. Du reste il y a peu de spectateurs pour une salle si grande. Ce qu'il faut dans ce climat, ce ne sont pas d'épais coussins ni des rideaux de velours, mais de l'air, de l'espace, de larges entrées. Le public de l'orchestre est un curieux mélange de toutes les modes et de toutes les nations

du monde. Les loges, qui s'ouvrent comme en Italie sur une muraille perpendiculaire, sont pleines au contraire de dames en toilette. Les modes me paraissent plus simples et d'un meilleur goût qu'à New-York. — Toutes ces figures brunes, accentuées, un peu massives, sont attrayantes de loin et meublent bien le pourtour d'un théâtre; il faut s'en approcher pour voir ce qu'il y a de vulgaire et de brutal dans leurs yeux hardis, leurs fortes lèvres, leurs épaules trop charnues et trop épaisses. Par la porte ouverte de chaque loge, j'entrevois la tête du laquais noir en livrée, cavalier servant inséparable qui porte l'écharpe des dames et les suit jusque-là pour leur éviter la fatigue d'un mouvement. Dans le jour, c'est la servante mulâtre qui est assise à leurs pieds, sur un tabouret, comme un chien près de son maître. J'ai pour voisine une grosse dame à moustaches que je vois assise dès le matin sur le pas de sa porte, et que je retrouve-encore à six heures du soir assise à la même place, les deux mains posées sur ses genoux. A quoi songe-t-elle? quelle préoccupation cachée absorbe du matin au soir cette tête immobile? Depuis trois jours, son teint blafard n'a pas changé, son visage n'a pas remué d'une ligne, ses yeux vaguement ouverts ont le même regard sans expression et sans pensée.

Quel contraste quand on arrive des États-Unis, de ce pays où les femmes tiennent dans la société la même place que les hommes, et peut-être une place supérieure! — le pays des bas-bleus, des prédicateurs, des médecins femelles, des femmes politiques, où sauf le droit de vote et d'élection, attribué par la loi au sexe fort, la femme envahit partout le domaine que nous nous étions jusqu'à présent réservé, — travaillant dans les manufactures, dirigeant l'éducation, remplissant les bureaux des administrations publiques, les bibliothèques, les maisons de commerce et jusqu'aux greffes des tribunaux! Sans doute ces *Yankees* entreprenantes prennent à leurs occupations une dose exagérée du positivisme national; mais il n'y a que les esprits vulgaires que les occupations pratiques abaissent ou humilient, ceux qui ont la vraie noblesse, la vraie distinction de nature, suivent partout leur pente et trouvent toujours leur niveau. Mieux vaut encore une intelligence absorbée dans les choses pratiques de la vie qu'une intelligence endormie et annulée. Les Américains, je le veux bien, aiguissent l'esprit des femmes aux dépens de l'imagination et du cœur. Les Espagnols des colonies paraissent vouloir les faire semblables à l'idéal des Chinois et des Japonais, qui les traitent comme des choses et leur refusent une âme.

25 février.

J'ai revu hier don Juan P..., et j'ai passé plusieurs heures avec lui. Il m'a retenu à dîner sans cérémonie avec sa famille. Ce repas en plein air, dans une salle à manger sans fenêtres, avec la cour en arcades pour toute vue, un petit coin de ciel bleu à peine visible, et cependant abondance de lumière se jouant sur les fruits et les conserves dorées des tropiques, avait un goût du cru qui vous aurait donné comme à moi cette gourmandise qui est une des formes de la curiosité du voyageur. Si sobre que vous soyez vous-même, vous auriez voulu goûter de toutes les choses inconnues et excentriques, de la tortue de terre à peau verte, de la mélasse noire et rougeâtre comme la peau d'un nègre, de la confiture de coco à l'œuf et à la cannelle, et vous ne vous seriez pas arrêté plus que moi devant le gros cigare humide encore qui produit chez les novices une sorte d'ivresse nerveuse comme celle de l'opium. Le soir, au café de la Dominica, vous auriez tour à tour pompé la *granizada*, savouré le chocolat mousseux et parfumé ou le *nectar soda* semblable à du savon blanc. Tout cela fait partie de la couleur locale, et un pays parle à l'esprit par le goût comme par les yeux, les oreilles et les odeurs.

La famille de don Juan ne ressemble en rien au tableau que je vous ai fait des intérieurs créoles. C'est une famille simple, distinguée, où l'on sent l'influence toute française du maître de la maison. Cependant ses filles, qui savent à peu près toutes les langues, ignorent justement la nôtre, et c'est en anglais seulement que je puis m'entretenir avec elles. Lui-même, élevé en France jusqu'à l'âge de quatorze ans, il a toute la pétulance méridionale sans la gravité un peu lourde et un peu vide de l'Espagnol. Il n'y a pas l'ombre de pompe dans sa politesse ni d'affectation dans sa cordialité. Il possède une des plus belles plantations de l'île, où il emploie quatre cents noirs esclaves et je ne sais combien de travailleurs indiens. Ami indulgent de l'esclavage, puisqu'il en profite, il n'en est pas moins l'ennemi décidé de la traite des noirs, et là-dessus du moins nous pouvons nous entendre. On l'accuse d'appartenir au parti espagnol, et cependant vous lui entendez tenir des propos qui ne sentent pas un grand amour pour la domination abusive et corrompue de la métropole. « L'Espagne, dit-il, nous suce notre meilleur sang; nous sommes pour elle une vache à lait; » mais, bien qu'opposé au gouvernement actuel de la colonie, il n'est pas de ceux que leur haine pour le nom espagnol jetterait de bon cœur dans les bras des États-Unis.

Je ne sais si, comme les Américains aiment à le croire et se hâtent un peu trop de l'annoncer, une révolution se prépare à Cuba, grâce au progrès du parti de l'abolition de l'esclavage, reconnue urgente et salutaire dans l'intérêt même des propriétaires fonciers. Gardons-nous de rien affirmer sur la foi des journaux américains quand leur ambition nationale est en jeu. Il y a cependant, me paraît-il, et si j'en juge par ma courte expérience, une forte aversion pour l'esclavage chez les hommes les plus éclairés du pays, et les théories émancipatrices s'unissent aux sympathies américaines pour menacer la domination de l'Espagne. Comme partout, le parti de l'abolition est plus actif, plus éloquent, plus passionné que le parti conservateur, qui lui oppose la résistance passive des intérêts acquis et des faits enracinés; mais on est loin encore de sacrifier à la haine que les longs abus de l'Espagne ont excitée tout ce que veulent détruire les Américains abolitionnistes. L'esclavage, si pernicieux qu'il soit peut-être à la prospérité générale du pays, soutient encore les fortunes individuelles, et, quand même le corps devrait s'en mieux porter pour s'être retranché ce membre gangrené, il y a un instinct bien naturel qui recule devant la gravité du remède, et refuse d'y voir autre chose qu'une chimère lointaine, un rêve de pauvres envieux qui veulent déposséder les riches. Enfin secouer la domination espagnole, c'est appeler la domination américaine, faire passer la civilisation, la race anglo-saxonne sur les ruines de la vieille colonie, et beaucoup d'hommes reculent encore devant un abandon de la nationalité de leurs pères. Le lendemain de l'annexion de l'île aux États-Unis, on verrait, disent-ils, commencer une invasion de barbares plus terrible à sa façon que celle qui a défiguré le continent européen. Nos conquérans ont été conquis à leur tour par la civilisation des vaincus, tandis que le *Yankee* est pour les créoles un barbare civilisé, qui viendra, armé de toutes pièces, imposer sa langue, sa religion, ses mœurs, et noyer ou humilier la race du pays. En cinquante ans, l'anglais serait devenu, comme en Louisiane, la langue officielle; en cent ans, l'espagnol aurait disparu. Cet abaissement inévitable ne laisserait pas la race vaincue indifférente; elle ne se serait pas plus tôt laissé lier les mains qu'elle regretterait sa servitude.

L'Espagne cependant n'a pas de pire ennemie que sa colonie, parce qu'elle l'a traitée toujours en servante et en vassale. C'est d'ailleurs une loi de l'histoire qui veut que les colonies aspirent toujours à l'indépendance, parce que leur situation, le système qui les régit, leur nom même les abaisse. L'antipathie est si grande entre l'Espagnol et le Cubain qu'ils regardent comme une injure la confusion qu'un étranger fait entre eux. Les Espagnols sont tenus à l'écart de la

bonne société havanaise, et eux-mêmes parlent de leurs cousins créoles avec une arrogance souveraine. Bien peu de Cubans sont employés par le gouvernement espagnol; toutes les places, jusqu'aux plus infimes, sont données à des étrangers qu'on envoie exploiter la province. Le capitaine-général lui-même est d'ordinaire un favori placé là pour faire sa fortune. On conçoit donc la colère, la haine aveugle des créoles. S'ils se jettent dans les bras de l'Amérique, ce n'est point par sympathie ni par ressemblance, mais pour abattre cet insolent drapeau espagnol qui n'est plus pour eux qu'un signe de sujétion. Si les Cubans souhaitaient en général le maintien de l'union américaine, c'est parce que l'Espagne souhaitait plutôt le succès des états du sud. Si l'abolition compte ici d'assez nombreux partisans, c'est que l'Espagne s'obstine à soutenir l'institution de l'esclavage, et qu'elle trouve dans la traite clandestine des noirs et dans la traite ouverte des Chinois et des Indiens de gros profits pour son gouvernement et ses émissaires. Chaque jour d'injustice et d'exaction rend donc plus inévitable cette incorporation américaine dont les fautes de l'Espagne pourront seules être accusées. De son côté, l'envahissante Amérique, une fois qu'elle aura mis la main sur cette terre admirable, ne la laissera pas échapper. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en afflige, on peut le prédire presque avec certitude : les États-Unis finiront un jour par prendre Cuba et le Mexique; l'Espagne et l'Europe s'en mêleront peut-être, le dernier mot pourtant restera à l'Amérique, et cette civilisation, qu'on a pu croire perdue, continuera son œuvre extraordinaire dont Dieu seul sait la fin...

26 février.

Il est un lieu où j'aime à aller m'asseoir vers midi, à l'heure pesante du jour. Ce sont les bains *del mar*, piscines couvertes d'un hangar qui leur donne de l'ombre, et creusées dans le banc de corail qui forme en cet endroit le rivage. Les requins qui peuplent cette mer, qui croisent de préférence le long des plages habitées, rendent les bains impossibles en dehors de ces baignoires de pierre. La marée, qui ne s'élève ici que de quelques pouces, ne les submerge jamais entièrement. Chaque lame y refoule un flot qui s'y précipite par des rainures étroites taillées dans le roc. Lorsque les vagues sont hautes, elles couvrent le tout d'écume et de pluie salée; mais par les journées calmes on peut s'asseoir, à l'ombre du hangar, au bord même des brisans limpides, et aspirer l'air frais qui sort des eaux. Surtout quand le vent souffle du sud, et que la ville entière est enveloppée d'une nuée de poussière brûlante, ce lieu laid, nu et vulgaire, a quelque chose de vraiment délicieux. En

face s'élève le château du Maure avec ses hautes bastilles et le jeu changeant de ses signaux maritimes. Les voiles louvoyantes qui s'ébattent à l'entrée de la rade animent la mer azurée aux bandes vertes. — Ici c'est le *clipper* américain avec sa longue, basse et mince carène, ses trois mâts légers et effilés, sa triple pyramide à six étages de voiles courtes et tendues. — Ce nuage blanc à l'horizon a fait flotter sur le Moro la banderole tricolore. C'est un vaisseau français en route peut-être pour le Mexique avec ses trois étages de grandes voiles gonflées. — Ce serpent blanc qui glisse là-bas sur les vagues, mince et effilé comme un lézard, avec sa cheminée et ses deux petits mâts cambrés en arrière, c'est un *blockade-runner* confédéré de Galveston. Le hardi petit contrebandier est encore loin à la gauche; mais, avant que ces voiliers nonchalans aient atteint l'entrée de la rade, il a déjà fièrement arboré son pavillon proscrit et franchi l'étroit goulet crénelé de la citadelle. Son propriétaire est peut-être ce grand *Yankee* aux épaules robustes, à l'œil farouche, à la fauve barbe rousse, que son extérieur nous a fait prendre hier, à table, pour un de ces entrepreneurs de piraterie qui exploitent la détresse des états du sud. Depuis que l'île anglaise de Nassau a perdu ses débouchés, Wilmington, Charleston et Savannah, — la Havane est le refuge de tous ces aventuriers. Ils s'en vont chercher jusqu'au Texas le port écarté de Galveston. Ce débouché peut servir à l'exportation des produits du sud-ouest; mais le sud-est, séparé du Texas par les solitudes ravagées et la ligne incertaine du Mississipi, n'y peut ni transporter son coton, ni envoyer prendre les armes, les munitions, les cuirs, les étoffes, qui sont indispensables à sa vie. On parlait dernièrement d'un conflit d'autorité qui s'était élevé entre le général Lee et le commandant de l'armée de l'ouest, Kirby Smith. Le gouvernement confédéré, renonçant enfin à l'immensité de ses prétentions territoriales, voulait ramener près des côtes les bandes agglomérées des *guerillas* transmississippiennes; l'ordre avait été envoyé à Kirby Smith d'abandonner et ses vains brigandages, et sa domination nominale sur les régions de l'ouest. Kirby Smith n'obéit point: le bruit courut qu'il était en révolte, et qu'il allait joindre ses armes à celles des fédéraux; puis on apprit tout bonnement que, s'il n'avait pas obéi, c'est qu'il n'avait pas pu le faire. Son armée, composée d'éléments épars, n'était bonne que pour une guerre irrégulière et barbare, et se dispersait à la première menace de discipline. Voilà par quel lien précaire les états du sud-ouest tiennent encore au tronc défiguré de la confédération rebelle. Galveston et ses *blockade-runners* peuvent prospérer et s'enrichir, sans que l'air respiré par cette fissure passe dans le sang des confédérés. Leur unique soupirail était hier Char-

leston, où parmi les décombres et les cadavres, à travers une triple cuirasse de navires de guerre, un peu d'oxygène passait encore dans leur atmosphère épuisée. Voici maintenant Charleston évacué par leurs troupes. Je conseille donc à mon voisin de table de liquider les affaires et de plier bagage au plus vite, s'il ne veut payer en un jour trois ans de spéculations coupables.

On dit qu'il y a en rade à cette heure un vaisseau belge qui apporte une soixantaine de *coulies* de l'Inde, car la traite des nègres est interdite, mais non pas celle des *coulies*. On les prend partout, en Chine, en Malaisie, aux Indes, non pas précisément par force, mais, ce qui est pire, en les décidant par de fausses promesses. Esclaves, ils ne le sont pas, puisqu'ils se sont librement engagés. Ils sont libres, mais de cette liberté virtuelle du galérien qui passe sa vie les fers aux pieds : comme les nègres, on les conduit par bandes enchaînées. Étant libres, ils doivent payer leur passage, et, comme ils sont insolubles, ils sont vendus, ainsi que les débiteurs à Rome, pour cinq, six, huit années de servitude, après quoi la loi, une loi paternelle et protectrice, prend soin qu'ils ne tombent pas dans une oisiveté malsaine, et les oblige à se vendre pour quatre années de plus. Après cette longue épreuve, ils se figurent, et vous croyez peut-être qu'ils ont assez lavé la tache originelle et payé l'incalculable bienfait d'être enrôlés comme bêtes de somme, comme machines au service de l'homme blanc. Les voilà libres, enfin citoyens de leur patrie nouvelle; on les appellera désormais *señor*, comme les hommes blancs. Point du tout, la tache est indélébile, et le préjugé public les tient dans une condition dépendante et humiliée, pire peut-être que celle du noir natif de l'île et du mulâtre affranchi. Quand une fois le pauvre esclave est bien et dûment expédié dans quelque coin retiré de l'île, qui donc, je vous le demande, ira voir si son temps de service est expiré? Qui prêtera l'appui de la force publique à son droit méconnu? Le gouvernement a d'autres soins que de venir à son aide : on sait du reste comment lui clore la bouche; son métier est de faire de l'argent, et non pas de gouverner ni de faire observer les lois. Une saignée profonde et continue, c'est le seul emploi possible de ce mécanisme suranné. Son unique fonction est de tenir en sujétion docile la *siempre fiel isla de Cuba* (1), et de faire aboutir au trésor public tous les ruisseaux de sa richesse. Les fonctionnaires sont autant de sangsues affamées qui, des marais stagnans de la mère-patrie, viennent s'engraisser sur la chair fraîche de la colonie. — Une police, une armée, une

(1) Les Espagnols, qui sont détestés à Cuba et qui sentent eux-mêmes leur empire menacé dans la colonie, s'obstinent néanmoins à l'appeler l'île « toujours fidèle. »

douane, un fisc, des impôts multipliés et inexorables, une justice qui se vend à tout le monde, voilà de quoi se compose tout le gouvernement. L'idée-mère en est la vieille idée monarchique qui veut que l'autorité soit un profit et un moyen d'extorsion.

Notre centralisation française, avec tous ses inconvéniens et tous ses abus, est encore un modèle de gouvernement en comparaison. Si elle absorbe et exprime toute la sève d'un peuple, comme les pouvoirs à l'ancienne mode, elle professe en revanche que son devoir est de fournir aux besoins publics et de pourvoir les individus de tout ce qu'elle leur enlève. La pratique assurément n'est pas irréprochable; mais la théorie est du moins civilisée. Ici le gouvernement ne se donne même point la peine d'avoir un système : il s'empare de toutes les avenues, de toutes les voies par où la vie circule dans le pays, et lève tribut, comme le cheik arabe sur les caravanes, ou le seigneur féodal sur les passagers de la grande route. Encore ne donne-t-il pas aux taillables la protection que ces honnêtes brigands leur accordaient en retour de leurs rapines. Après qu'il a prélevé sa part sur le bien de chacun, il lui laisse le soin de se défendre et de conserver le reste. Ne lui demandez ni sécurité, ni travaux utiles, car ce n'est pas là son affaire. Il n'y a pas de routes à Cuba, si ce n'est celles qu'ont ouvertes les particuliers eux-mêmes; pas de justice, car les procès sont ruineux, et on les redoute comme la peste : je sais des gens du pays qui ont mieux aimé composer avec le voleur que de se plaindre aux juges. En revanche, il y a toujours moyen de frauder la loi quand on est riche...

L'importation des Chinois et des Malais n'a pas du reste la même influence sur la race que celle des noirs. Les blancs les tiennent à distance comme une espèce inférieure et méchante, les noirs même leur restent étrangers. Il y a entre les deux races opprimées je ne sais quelle antipathie naturelle et singulière qui les empêche absolument de se mêler. On prétend que les enfans des *coulies* et des négresses ne peuvent pas vivre, comme si une sorte de malédiction naturelle s'attachait à l'union des races esclaves. La loi, d'autre part, qui encourage l'importation des Chinois mâles, prohibe absolument celle de leurs femmes. Le *coulie* n'est donc qu'un instrument de travail, et ne deviendra jamais un habitant. La mort d'ailleurs n'en laisse pas le nombre s'augmenter outre mesure; le climat leur est fatal, et il est rare qu'ils survivent aux dix ans de travaux forcés que la loi leur impose. Il s'est même introduit parmi eux depuis quelques années une mauvaise habitude qui a inquiété leurs maîtres : celle du suicide. Quand le fardeau des souffrances et des humiliations devenait trop lourd, ces hommes jaunes se tuaient ni plus ni moins que s'ils avaient été des blancs. Les nègres n'ont

point encore appris ce raffinement de méchanceté; leur race est la plus résistante, la plus obstinée à vivre de tout le règne animal. Sous les coups de fouet, sous les coups de bâton, vous les verrez s'attacher à la vie avec une persévérance héroïque et touchante. On peut détruire le corps du noir à force de mauvais traitemens, mais on ne peut épuiser sa force orale, ni lasser son amour de l'existence misérable qu'on lui a faite. Cette merveilleuse vitalité de la race explique seule comment elle a pu vivre et s'augmenter même au milieu des maux de l'esclavage. Il n'en est pas de même des Asiatiques : chez eux, le ressort est plus fin, plus fragile, plus vite brisé; leur esprit méditatif et solitaire se représente les maux de leur condition jusqu'à ce qu'elle leur devienne intolérable. Leur ressource alors n'est pas la révolte et le massacre comme chez les nègres de Saint-Domingue : la force d'ailleurs et le nombre leur manquent pour un tel remède; c'est le suicide, moyen des faibles et des impuissans, suprême protestation des opprimés. L'exemple en est devenu si contagieux que l'importation des travailleurs chinois a failli être abandonnée, et que le gouvernement, menacé dans son revenu, a dû s'en alarmer. La mort est le dernier droit, la dernière liberté dont on ne puisse priver un homme. Tous les despotismes, depuis la Rome impériale jusqu'au gouvernement espagnol, sont impuissans contre l'homme prêt à s'ouvrir les veines; en revendiquant ainsi leur indépendance, ces nouveaux stoïciens, qui pourtant n'ont pas lu Sénèque, ont forcé leurs tyrans d'adoucir un peu la condition de leurs frères. On a réduit leur travail, amélioré leur nourriture, établi quelque distinction entre eux et les esclaves noirs; on ne sait si les maîtres ont fait cela par intérêt ou par humanité. Dans les villes, les *coulies* sont encore employés pour la plupart aux plus grossiers services, et dans les auberges où je les ai vus ils sont humblement soumis aux domestiques blancs. Cependant, comme ils ont de l'intelligence et de l'activité, on les voit quelquefois s'élever tout à fait au-dessus de leur condition servile. Ce sont des exceptions individuelles, qui n'en laissent pas moins ces pauvres parias dans une condition pire que celle à laquelle on les arrache, branches stériles détachées du tronc et jetées sur une côte lointaine, misérable peuple sans patrie et sans avenir.

En revanche, l'état de la race noire est moins cruel ici qu'aux États-Unis, du temps où l'esclavage y régnait sans conteste. Les familles de race pure étant, somme toute, assez rares, le préjugé contre les gens de couleur est loin d'être si tyrannique. Vous vous asseyez à la même table, vous prenez place au théâtre à côté d'eux. Les femmes de couleur, au lieu de se cacher honteusement, trônent, lorsqu'elles sont belles, au milieu d'un cercle d'admirateurs. La

race blanche ne s'entoure pas d'une barrière infranchissable et éternelle : il est convenu qu'après plusieurs générations le sang noir s'efface. Il n'y a point d'inquisition tyrannique pour fouiller les origines et proscrire les familles. Pour être traité comme blanc, il suffit d'y prétendre et de ne plus avouer la tache originelle. Ces mœurs plus douces montrent combien le facile Espagnol diffère du rude et puritain *Yankee*. Ce pays, où l'on adore les titres et les puissances, est au fond très imbu d'esprit démocratique et égalitaire. Les premiers venus s'y élèvent aisément au rang des plus anciennes familles, et ne rencontrent point ces barrières de caste que le génie saxon, malgré tout son libéralisme, est prêt sans cesse à opposer aux humbles. Ici l'homme du peuple est *señor* encore plus qu'il n'est *monsieur* en France, tandis qu'en Angleterre il n'est que *fellow*, et qu'en Amérique l'homme de couleur est *boy* toute sa vie. L'esclavage dont Cuba est le berceau et la terre nourricière n'entraîne pas nécessairement l'abaissement et la dégradation de toute la race avec sa descendance. Il a fallu ces Anglo-Saxons à tête carrée, gens à principes et à règles immobiles, inflexibles dans la rigoureuse application de la doctrine admise, pour repousser l'homme de couleur au rang des animaux et des brutes. Nul n'a plus obstinément prêché l'infériorité du noir que ce *Yankee* qui aujourd'hui l'émancipe. Tant que le nègre était esclave, il fallait qu'il ne fût pas un homme; dès qu'il est homme, il faut qu'on l'affranchisse : voilà comment procède la logique des têtes saxonnes; mais les légers Espagnols, avec leurs idées vagues et flottantes, ne se piquent d'être conséquens ni dans le bien ni dans le mal. Il est rare que leurs actes soient d'accord avec leurs doctrines, et le plus souvent ils ne se donnent pas la peine d'avoir des doctrines. L'esclavage se maintient à Cuba parce qu'il existe, et personne n'en donne d'autre défense que le fait lui-même : c'est le seul fondement qu'on puisse raisonnablement lui donner en effet, et sur lequel l'institution puisse braver encore, pour un temps, l'assaut des idées nouvelles. — Il y a des lois qui améliorent la condition de l'esclave, qui exposent les maîtres cruels à des peines sévères, qui les obligent à lui vendre à bas prix sa liberté et celle de ses enfans. Eh bien! ceux même des planteurs qui sont connus pour leur humanité vous vanteront ces lois tout en se félicitant qu'elles ne soient point observées. — La traite est interdite sous les menaces les plus sévères; pas un habitant de l'île qui ne se dise ennemi de la traite. Il en est peu cependant qui, comme don Juan P..., n'aient pas acheté depuis vingt-cinq ans un seul esclave. Quand un navire chargé de bétail humain entre dans le port de la Havane, les autorités espagnoles s'en emparent conformément au traité des puissances européennes

contre le commerce des nègres : comme les *coulies* de la Chine, les Africains sont déclarés libres, et reçoivent le nom sonore d'*emancipados*; mais le gouvernement qui les émancipe pourvoit en même temps à leur existence, et leur fournit, bon gré, mal gré, du travail. Pour chaque émancipé ainsi revendu sous les auspices du gouvernement, celui-ci reçoit un droit de quarante dollars. Le possesseur temporaire l'emmène, le mêle à ses esclaves, et avant la fin de l'année l'émancipé est mort. D'où vient cette fatalité singulière qui frappe tous les affranchis, comme si l'air d'une liberté, même fictive, leur était mortel? Le tour est bien simple, et il ne s'agit que d'une mort légale qui les laisse ressusciter sous un autre nom. Chaque fois qu'un nègre esclave meurt sur la plantation, l'acte de décès est mis sur le compte d'un de ces *emancipados*, travailleurs temporaires qui devraient devenir libres au bout de quelques années de servitude, et le pauvre diable, substitué au mort véritable, perd jusqu'à cette ombre de liberté dont la vague espérance ne brillait plus guère devant ses yeux. Il ne s'aperçoit pas d'ailleurs que sa condition soit changée, et la bourse seule du curé chargé des registres de l'état civil peut dire combien de fois l'église a accompli le miracle. Le gouvernement le sait, le voit et l'autorise par son silence; ce n'est pas pour rien qu'il a touché son droit de débarquement de quarante dollars, et que peut-être les gros bonnets de la Havane ont fait ajouter quelques épingles au marché. L'interdiction de la traite équivalait donc à un impôt de plus. Il est notoire que depuis longues années la traite des nègres a enrichi tour à tour la plupart des capitaines-généraux de l'île de Cuba. L'Espagne y envoie ses mignons ruinés ou ses hommes de fortune récente, qui ont besoin de dorer un peu leur blason nouveau. Leurs appointemens sont relativement modestes, mais ils se chargent de les grossir eux-mêmes. Colonie ou pays conquis, c'est tout un devant la politique espagnole : une vassale doit servir au moins à enrichir des *proconsuls* besoigneux.

Le gouverneur actuel, don Domingo Dulce, est au moins un honnête homme. En revanche on lui reproche d'être sauvage, bourru et malhabile. C'est un homme sans naissance, un soldat de fortune, mais un administrateur intègre. Son extérieur simple et modeste n'annonce pas un tyran. J'allai le voir l'autre jour, muni d'une lettre de recommandation pressante d'un homme d'état de son pays. Après une demi-heure d'attente, un aide-de-camp m'introduisit dans son cabinet : un homme à moustaches blondes vint à ma rencontre, m'offrit un siège, me prit mon chapeau et le posa sur la table. La cordialité de cet accueil rappelait le sacramental *take a seat* et le *happy to see you* des Américains. Son excellence ne parle

ni français ni anglais : quelques complimens échangés assez péniblement par la bouche d'un interprète, une poignée de main nouvelle, et je me retirai, peu désireux d'ennuyer et de m'ennuyer moi-même. — Voilà pourtant l'autocrate, le pacha de l'île de Cuba, celui au nom duquel tout se fait sans contrôle, sans murmure, sans révision possible, celui dont un signe peut vous faire étrangler demain. En y songeant, je découvre qu'il m'a fait grand honneur en me faisant asseoir en face de lui, car l'étiquette veut que devant le moindre gouverneur de province, à plus forte raison devant le capitaine-général, les dames elles-mêmes se tiennent debout. Les jours de réception officielle, le capitaine-général trône sous un dais avec tout l'appareil d'un roi, et chacun vient à tour de rôle faire sa courbette devant le maître, qui ne se tient pas debout à la façon française, mais reste assis majestueusement sur le velours. Un des prédécesseurs du général Dulce, se promenant un soir au *paseo*, avait mis pied à terre. Un étranger qui passait, ignorant son auguste présence, le frôla sans le saluer. Monseigneur, qui (ajoute la légende) était un peu pris de vin ce jour-là, leva sa canne et se rua furieux sur le mal appris. N'a-t-on pas vu des majestés royales se traîner dans les corps de garde et les cabarets ?

Le général Dulce passe personnellement pour un adversaire passionné de l'esclavage. Quelques personnes malveillantes (il s'en trouve toujours) se demandent jusqu'à quel point il s'abstient de la pratique de ses devanciers. C'est ce que je ne saurais vous dire par mes propres lumières, car il paraît qu'aujourd'hui même le commerce des noirs se poursuit avec plus de précautions, mais avec la même impunité. Il faut dire que sa situation officielle en fait le défenseur de l'institution même qu'il veut ruiner. Il est d'ailleurs le représentant d'une domination odieuse et l'ennemi naturel de tout bon patriote. Quand on le calomnie, je le regrette sans pourtant pouvoir m'en indigner, car une longue série d'injustices a mis ce gouvernement au ban de l'opinion publique, et il faut bien qu'un peu de discrédit s'attache à un pouvoir qui a été si souvent dans de mauvaises mains (1).

Quant aux résultats économiques de l'esclavage, ils sont les mêmes à Cuba que chez les gens du sud. L'oisiveté de la race blanche, le prix inabordable de la main-d'œuvre, l'abondance excessive des

(1) Le général Dulce vient d'abandonner le gouvernement de la colonie, en laissant à ses administrés un décret qui contient quelques réformes importantes. Avertie par la dernière insurrection de Porto-Principe, l'Espagne semble enfin comprendre qu'elle ne peut sauver sa domination qu'en prenant elle-même l'initiative des réformes. Il ne s'agit encore que de l'instruction publique, qui est réorganisée sur un plan nouveau, à l'américaine, et rendue obligatoire pour les hommes libres, blancs et noirs; mais il

brás pour l'agriculture, le manque d'artisans et d'industrie, le besoin des produits étrangers, la stagnation et l'inertie, tels sont les maux que l'esclavage enfante et qui appauvriraient l'île de Cuba, n'était l'immense fertilité naturelle de son sol. On conçoit à peine comment une société peut subsister et s'enrichir dans de pareilles conditions. Les privilèges commerciaux qui favorisent les misérables produits de l'industrie espagnole, les droits exorbitans qui forcent les produits des nations étrangères à prendre la voie détournée de l'Espagne pour arriver sur les marchés havanais, les mille saignées dont il ne revient rien à la colonie, devraient en peu de temps l'épuiser. Les choses les plus nécessaires y sont hors de prix et pour ainsi dire impossibles à obtenir. Veut-on bâtir une maison, il faut faire venir des ouvriers des États-Unis. On a des bois de construction inexploités et admirables dans les grandes forêts du centre de l'île; mais, plutôt que de sortir de la routine, on fait venir, hier les chênes de la Caroline, aujourd'hui les sapins du Maine. On demande pourquoi il ne s'établit pas d'auberge décente à la Havane? Parce que le prix de la bâtisse est trop élevé. Mieux vaut se contenter de vieilles mesures étayées et replâtrées tant bien que mal. Habits, souliers, étoffes, chapeaux, tout se fait à l'étranger. Les chemins de fer sont construits avec des capitaux étrangers; locomotives, rails, wagons, tout le matériel se fabrique aux États-Unis. On s'étonne qu'une pareille inertie n'amène pas la décrépitude.

C'est que la richesse du pays est surtout agricole. Malgré la prospérité commerciale de la Havane, de Matanzas, de Cardenas et de plusieurs autres petits ports d'une importance récente, les capitaux sont rares et les emprunts difficiles; pourtant l'intérêt de l'argent est minime, et les placemens industriels sont à peu près inconnus. Le temps n'est pas encore bien éloigné où l'usage des banques et du crédit était inconnu à la Havane. Il fallait avoir sans cesse de l'argent comptant ou des valeurs en nature, et chacun vendait lui-même les produits de ses terres aux commerçans étrangers qui venaient les chercher dans sa maison. L'utilité des capitaux était si fort ignorée, qu'on paya d'abord un droit aux premiers banquiers qui se chargèrent de les conserver et qui les laissaient dormir dans leurs coffres-forts. Ainsi l'argent, bien loin de produire intérêt, était une forme dangereuse et coûteuse de la propriété; un sac d'écus mis en dépôt coûtait à entretenir comme un cheval à l'écurie. Au-

est impossible de refuser longtemps la liberté politique à ceux qu'on a pris la peine d'y préparer soi-même. Quant à l'esclavage, aucune mesure nouvelle n'est prise pour l'abolir. Cependant le gouvernement conseille et enjoint aux maîtres de pourvoir eux-mêmes à l'instruction de leurs esclaves, et de les préparer ainsi à la liberté. On n'instruirait pas les esclaves, si l'on ne comptait les émanciper un jour.

aujourd'hui même, sur quoi repose l'immense succès de cette loterie havanaise qui rapporte 10 millions par an au gouvernement, si ce n'est sur l'ignorance où l'on est de la valeur et de l'emploi des capitaux et sur l'absence d'institutions financières qui les fassent valoir? Le petit capitaliste porte ses économies à la loterie, comme chez nous aux caisses d'épargne. S'il gagne, il fera un trou en terre et y conservera son trésor comme Harpagon sa cassette. On ne peut se faire une idée des richesses qui sortiraient de cette île au jour prochain peut-être où l'industrie et la finance américaine l'exploiteront sans entraves.

Le Cubain d'ailleurs est actif et entreprenant, si vous le comparez à l'Espagnol. A part la classe servile, l'instruction est plus répandue ici qu'en Espagne, l'éducation est moins superficielle, les relations avec le reste du monde sont plus fréquentes et plus suivies. Il est peu d'hommes bien élevés à la Havane qui ne parlent plusieurs langues et ne possèdent à fond le français ou l'anglais. Enfin, soit besoin spontané d'indépendance, soit contagion du voisinage américain, les idées libérales y font de nombreux prosélytes. Le gouvernement espagnol redoute l'esprit indépendant et éclairé des fonctionnaires du pays : c'est pour cela qu'il leur substitue partout les mules routinières de la mère-patrie. On ne cite que quatre ou cinq Cubains admis dans l'armée espagnole, et par exception spéciale, car les enfans de la colonie en sont systématiquement exclus.

J'arrive par tous les chemins à la même conclusion : il est évident que Cuba se rendra un jour ou l'autre indépendante, et qu'elle pourra le faire avec l'aide des États-Unis. Il ne s'agit pas de savoir si cet événement sera heureux ou funeste, s'il faut souhaiter cet accroissement à la civilisation américaine elle-même, ni s'il est regrettable que la race espagnole soit subjuguée par les hommes du nord. La chose est inévitable, et il serait superflu de s'insurger contre la certitude.

Lundi, 27 février.

Je ne vous avais pas dit que nous étions en plein carnaval. Depuis notre arrivée, il n'est question que de fêtes, de bals et d'amusemens publics. La populace espagnole a même eu son combat de taureaux. Le soir, les rues de la ville sont pleines de mascarades et de processions hurlantes, drapées en haillons dignes de nos anciens mardis gras. Ce n'est pas le carnaval brillant et élégant de Rome, ni les réjouissances de tripot qui remplacent à Paris les amusemens populaires; c'est un débordement et comme une saturnale des basses classes, la société ne prenant aucune part aux joies du

petit peuple. Les dames du monde parées continuent à se promener comme d'ordinaire au *paseo*, empillées en grappes de trois dans leurs *volantes* aux grandes roues, et à jouer de l'éventail dans leurs loges, au théâtre français ou à l'opéra. Les rues sont pleines le soir de masses compactes, de groupes de chanteurs masqués, de processions aux flambeaux qui circulent, musique en tête, s'arrêtant çà et là pour former des tableaux ou des danses. Aussitôt la nuit venue, la promenade qui s'étend le long des remparts, en face de mon logis, s'anime d'une foule immense et mouvante. De notre balcon nous assistons, sans nous y mêler, à la fête. C'est tantôt le petit musicien ambulancier qui chante en frappant des talons et en dansant autour de sa harpe, tandis que les faces noires montrent leurs grandes dents blanches et se tordent de rire autour de lui, tantôt le défilé des invités du bal nègre montant gravement l'escalier de la salle avec des grimaces de grands seigneurs et de marquis, comme des singes qui essaient d'imiter leurs maîtres. Les uns se présentent sans bruit, les yeux baissés et cherchent à déguiser par la modestie de leur allure l'imperfection de leur toilette de bal; les autres arrivent fringans, cambrés dans leur gilet à ramages et leur habit à boutons jaunes, et ils montent triomphalement comme Scipion au Capitole. Les femmes ont des crinolines monstrueuses, des robes exubérantes et grotesquement empanachées; leurs écharpes de gaze laissent voir leurs épaules jaunes comme du cuivre ou noires comme du charbon. Un Chinois se tient sur le seuil, recueillant les billets, tandis que l'alguazil est planté gravement debout au pied du péristyle, tenant d'une main sa pique et de l'autre sa lanterne, débris du moyen âge mal placés parmi les *revolvers* et les becs de gaz du temps actuel. Tout à coup une danseuse se précipite dehors, avec son cavalier, pour rattacher son jupon qui tombe; un jeune premier mal à l'aise dans ses bottes vernies vient les retirer sur l'escalier, puis il retourne bravement à la danse, déguisant sa grimace sous un beau sourire. Les danseurs, que j'entrevois par la fenêtre ouverte, sont plus graves et plus compassés que dans un salon de ministre: à peine de temps en temps ils se permettent un large sourire aussitôt comprimé. Les bonnes gens ont peur de manquer de dignité vis-à-vis d'eux-mêmes, comme des enfans qui jouent à faire les grandes personnes.

Parfois ce sont des querelles et des rixes entre les bandes ennemies des Cubains et des Espagnols. Ceux-ci ont une pratique curieuse et burlesque dont ils font une sorte de ralliement national et de cérémonie patriotique. Deux ou trois hommes masqués s'arrêtent au milieu de la foule et se mettent à chanter un refrain mono-

tone et lamentable. Bientôt un, deux, trois, vingt, trente et quelquefois une centaine de compagnons viennent se joindre à eux et chanter en chœur en formant une espèce de ronde singulière, où ils se dandinent d'avant et d'arrière en se tenant par la main. Nul n'y prend part que ceux qui reconnaissent le chant traditionnel de l'antique tribu dont ils croient ou prétendent descendre. C'est sans doute au son de la même cadence que les peuplades de l'ancienne Hispanie dansaient la ronde de guerre dans le camp de Viriathe. Les émigrés espagnols, qui forment ici la classe ouvrière, conservent ces débris de l'ancienne barbarie comme un signe de reconnaissance au milieu de la population hostile où ils vivent. Cette singulière cérémonie dure souvent de longues heures et se prolonge bien avant dans la nuit, jusqu'à ce que la voix manque et que le corps tombe épuisé. Quelquefois on provoque les mascarades mulâtres ou cubaines, et la scène se termine par des cris de guerre et des coups de couteau. Le masque est une sauvegarde pour les meurtriers, qui échappent aisément dans la foule à la poursuite molle et indulgente de l'homme à la hallebarde et à la lanterne. Tant assassinats que brigandages, la statistique du crime est effrayante pendant ces trois journées, et ne plaide pas en faveur des joies innocentes du bon peuple. En une seule nuit, on a compté trente et un meurtres, presque tous suivis de mort d'homme. Les Espagnols, avec leurs passions sauvages et encore à demi barbares, sont pour la colonie un grand élément de discorde et de confusion. Les Chinois et les Malais sont aussi fort dangereux : quand la fièvre de la vengeance et du sang les possède, ils tuent sans distinction tous les hommes blancs qu'ils rencontrent. Enfin le désordre du carnaval n'est dépassé, dit-on, que par celui du jour des Rois, jour de bouleversement et de révolution, consacré de temps immémorial à une espèce de saturnale durant laquelle les esclaves sont les maîtres de la ville. Ce jour-là, les blancs doivent rester dans leurs maisons. Les hommes de couleur règnent, et leur empire éphémère est sans pitié.

Après-demain, j'espère, tout va rentrer dans l'ordre, et les spectacles du carême vont succéder sans doute à ceux du carnaval. Je dois dire à ce propos que les Havanais ne me paraissent pas aussi assidus à l'église qu'on pourrait le croire en pays espagnol. Nous allâmes l'autre jour à la cathédrale pour juger de la dévotion du peuple autant que pour voir un monument médiocre. La cathédrale est à l'extérieur un édifice fort ordinaire dans le style jésuitique espagnol; mais quel fut notre étonnement en nous apercevant qu'elle était fermée! Ce devait être pourtant l'heure des vêpres; c'était aussi l'heure de la *sieste*, et nous n'y avons pas songé.

En revenant de notre pèlerinage inutile, le hasard nous fit passer devant le marché aux poissons. Ceci nous dédommagea de notre déconvenue. Je ne suis pas naturaliste, mais j'irais volontiers le matin passer des heures devant cette table où se jouent, comme dans un kaléidoscope, toutes les couleurs possibles et imaginables avec l'éclat d'un arc-en-ciel ou d'un coucher de soleil. Les poissons des mers tropicales sont de vraies « fleurs animées, » comme dit Michelet des oiseaux-mouches, et la nature a déployé plus de génie sur leurs brillantes écailles que Tintoret sur ses dix mille toiles. Je ne parle pas de leurs formes et de leurs aspects étranges, qui sont au moins égalés par ceux des vilains monstres de nos latitudes, mais seulement de leurs couleurs. Les uns sont roses comme l'aurore, avec des rayures vertes et dorées; les autres bleu d'azur avec des taches de pourpre. On s'évertuerait vainement à décrire ces combinaisons merveilleuses et fantastiques, et ce luxe de demi-teintes perlées, argentées, rosées, qui mettent l'harmonie dans ces éblouissantes parures.

Tout est beau dans ce climat, tout met les yeux en fête. Nous allâmes hier soir prendre au *pasco* un peu de poussière et d'air chaud. Nous mîmes pied à terre un instant aux *jardins du capitaine-général*, une jolie petite maison de campagne blottie à la porte de la ville dans un bosquet choisi des plus beaux arbres du tropique. Il y a derrière l'habitation, chose merveilleuse en ce pays, une rivière et une cascade artificielles d'eau pure et fraîche, entourées de buissons fleuris et épineux. On entre par un parterre de fleurs brillantes, encadrées d'une verdure si fraîche qu'on oublie le soleil ardent dont les rayons penchés se jouent dans les grands panaches ondoyans des palmiers. Ceux du jardin du capitaine-général sont renommés pour leur belle et régulière venue, et l'on ne saurait en vérité imaginer rien de plus gracieux, de plus classique et de plus athénien dans ses formes que cette longue allée de grandes colonnes lisses et blanches, semblables au portique de quelque temple grec. Les troncs sveltes s'amincissent à un pied de terre, puis se renflent de nouveau, puis s'amincissent encore jusqu'au grand chapiteau vert, pousse des derniers mois, où s'enroulent les longues palmes vertes entrelacées sur la tête du promeneur. Une ou deux de ces gracieuses plumes végétales penchent vers la terre à demi flétries; la plus basse traîne le long de l'arbre, comme prête à se détacher. C'est la dépouille mensuelle du palmier, qui compte ainsi les semaines et les années par la chute de ses feuilles. Une sorte de barbe rougeâtre et grenue, semblable à une grappe pendante, s'attache au-dessous de la touffe verte : c'est là que poussent les baies et les graines. Une espèce d'étui vert et

pointu se dresse au-dessus de cette fleur, au milieu des feuilles qu'il domine : c'est l'excroissance ou, à vrai dire, le bourgeon connu sous le nom de chou-palmiste, et dont les feuilles tendres, serrées, servent à faire une salade fraîche et sucrée. Le palmier est vraiment le roi de la végétation tropicale et le plus noble de tous les arbres connus. Il pousse lentement et n'atteint jamais les proportions colossales des chênes ou des érables du nord; mais sa forme est si exquise, si parfaite, son port si élégant et si simple, qu'il se distingue au milieu d'eux comme l'Apollon du Belvédère au milieu d'un peuple de monstres. Toutes les parties du palmier ont leur usage : les palmes sèches servent aux toits des maisons, les troncs creusés aux tuyaux des sucreries, la figue à la nourriture de tous les animaux vivans, le chou à celle des herbivores, et le cœur enfin, mou et sucré, fait les délices du cheval. Rien ne se perd de sa substance, comme rien n'est imparfait dans sa forme. Il faut s'être promené dans les allées et les bois de palmiers sans fin des campagnes tropicales, pour comprendre l'espèce d'amour qu'inspire cet arbre merveilleux.

A côté se dresse ou plutôt se ploie le cocotier à tige longue, rugueuse et grêle, toujours courbé vers la terre, et portant comme avec peine sa touffe de longues feuilles flexibles, semblables de loin à celles du palmier, mais plus molles, plus échevelées et trop lourdes pour l'arbre débile. Une grappe de noix vertes grosses comme la tête d'un homme s'attache aux tiges des feuilles et semble ajouter au poids de cette tête penchée. Le cocotier plie et s'agite au moindre souffle, le vent le tourmente comme un roseau, tandis que le palmier laisse ondoyer légèrement ses branches gracieuses sur sa tête droite et haute.

Descendons aux peuplades plus humbles de la végétation de ces climats. Voici le bananier bien connu avec son étui brun et ses feuilles lisses déroulées, voici l'ananas avec sa verdure grise et hérissée de pointes, — le cotonnier, arbuste grêle et clairsemé de feuilles, entr'ouvrant ses petits cocons de duvet blanc, — le caféier avec sa tige droite, sa petite touffe frêle, ses feuillettes d'un vert sombre, ses fleurettes embaumées et ses graines rouges, — la canne à sucre, ce roseau noueux et un peu cornu, aux gaines jaunâtres, et tant d'autres inconnus dont le souvenir m'échappe. Il y a aussi des oiseaux-mouches voletant dans une cage dorée, des poissons roses et bleus dans une eau pure, enfin un jardinier nègre, accroupi dans une plate-bande, dont la peau s'harmonise merveilleusement avec la forte verdure et les fleurs écarlates des plantes tropicales. — Vite en voiture avant que le soleil ne s'efface à l'horizon, pour aller contempler la vallée, la ville et la mer du sommet

de la colline où le jardin s'adosse et où s'élève une des forteresses qui défendent la ville!

Ce n'est pas dans les pays méridionaux qu'il faut chercher les fortes couleurs; les contrastes brutaux, les ciels sanglans, les incendies de nuages se trouvent plutôt dans le nord. Le grand charme du ciel des tropiques est dans l'harmonie exquise et presque vaporeuse des teintes. A cette heure, la région du soleil couchant a une sérénité lumineuse et douce qui se marie insensiblement au bleu clair et velouté du ciel nocturne. Le petit croissant de lune qui commence à paraître étincelle sans éblouir, et l'atmosphère est si pure que l'œil suit distinctement les contours de la face obscure de l'astre. Une étoile, celle que nous appelons l'étoile du soir, s'est levée avec la lune, et se tient dans son voisinage, comme une suivante inséparable, plus étincelante elle-même qu'une flamme phosphorique dans les facettes d'un diamant. Le vaste et doux paysage s'étend au loin devant nous, borné à gauche par des collines mollement ondulées, à droite par la mer calme et bleue. La ville de la Havane est là, à nos pieds, à demi dérobée par le pli de terrain qui s'incline vers la rade. Les groupes élégans des palmiers se parsèment au loin dans la plaine, dont les formes un peu maigres et dépouillées s'illuminent vers l'horizon des plus délicates nuances de lilas tendre qu'ait jamais exprimées le pinceau de Marilhat ou de Decamps. Le bleu et le violet se jouent dans ce paysage avec un si harmonieux caprice, qu'on dirait les nuances d'un ruban de moire aux reflets mobiles. La baie se glisse comme une langue d'azur à la fois vif et doux entre deux bandes de verdure dont les teintes discrètes s'estompent de l'ombre du soir. Au premier plan, sur la colline d'une roche rouge et nue, les haies menaçantes d'aloès hérissés, les buissons de cactus aux dents venimeuses disent la puissance et l'hostile fécondité de cette nature aux sourires si voluptueux; mais je n'en finirais pas si je m'obstinais à tout décrire. Je vous en ai dit assez de la Havane, de ses pompes, de ses ennuis et de ses plaisirs. Il est temps de quitter cette grande petite ville à l'aspect misérable et inachevé. Matanzas nous offre, dit-on, un meilleur gîte et une ample moisson de beautés naturelles.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

LA

CRISE FINANCIÈRE

DE L'ANGLETERRE

II.

L'ACT DE 1844 ET LA LIBERTÉ DES BANQUES.

I.

L'Angleterre vient de passer par une épreuve qu'elle n'avait jamais subie (1). Plus d'une fois des crises terribles ont éclaté de l'autre côté du détroit, plus d'une fois un commerce colossal, une industrie merveilleuse, un crédit étendu, une richesse sans cesse croissante, y ont éprouvé un rude ébranlement. On y connaissait les *runs upon the bank*, c'est-à-dire les assauts livrés par les détenteurs de billets et par les déposans aux caisses des institutions de crédit; mais jamais on n'avait vu, pour nous servir de l'expression du président actuel du *Board of Trade* (ministre du commerce), sir Stafford Northcote, un *run upon England*, causé par la méfiance répandue à l'étranger. — Malgré le taux élevé de l'escompte, qui assurait un beau revenu aux détenteurs des lettres de change disposés à attendre l'échéance de ces titres, les remises sur l'Angleterre ont été délaissées, et les soldes ont dû en grande partie être payés en or. Ce coup a porté atteinte non-seulement aux

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1866.

CUBA ET LES ANTILLES

II.

MATANZAS, UNE PLANTATION.

28 février 1865.

Nous sommes depuis hier à Matanzas, dans une auberge barbare encore, mais infiniment préférable à celle de la Havane en fraîcheur et en propreté. Notre croix n'est plus la poussière et le soleil; c'est le vacarme qui du matin au soir, à peine le jour levé jusqu'à une heure avancée de la nuit, retentit dans la cour étroite et fermée où donnent nos fenêtres : coups de marteau, coups de pioche, piles d'assiettes renversées, cris de la cuisine, cris de la salle à manger, rixes et querelles du rez-de-chaussée et des écuries, et surtout tintamarre de sept ou huit cloches fêlées, que quatre nègres grimpés sur le clocher de l'église voisine passent leur vie à marteler sans pitié tous les quarts d'heure. Ce ne sont pas nos belles cloches suisses au tintement argentin et joyeux qui s'élève du fond des vallées avec les brouillards dorés du matin, ni nos harmonieux carillons italiens qui se croisent en légères volées au-dessus des villes; c'est un tumulte indescriptible, mêlé de tam-tam chinois, de bassinoires et de casseroles. Tel est en général le caractère de la musique espagnole : plus il y a de bruit, plus on admire. Les orchestres, celui même de l'opéra, sont remplis de cuivres après et

(1) Voyez la livraison du 15 août.

criards; ils hâtent la mesure jusqu'à ce qu'on n'entende plus qu'une cacophonie informe et diabolique.

Mais revenons à la Havane où je vous ai quittés. Nous disons adieu avec joie à notre taudis du cinquième étage, en nous promettant d'y revenir le plus tard possible. A la station du chemin de fer, l'embarquement des bagages est difficile : il faut enregistrer et peser séparément chacune de nos malles. Nous voilà pourtant commodément assis sur nos chaises de cannes, dans un wagon aromatisé de l'encens de vingt cigarettes, observant tour à tour le paysage et nos compagnons.

Ceux-ci sont bien vêtus pour la plupart et appartiennent évidemment à la classe aisée; nous ne sommes plus aux États-Unis, dans le pays de l'égalité forcée, et celui dont la bourse est légère ne se croit pas humilié pour prendre la seconde classe. Les nègres, les gens de couleur y sont d'ailleurs relégués par l'usage; mais j'ai peine à croire que le sang blanc tout seul coule dans les veines de mes voisins. Ils ont pour la plupart le teint pâle et noirâtre, d'un brun sans reflets, les yeux trop sombres pour des blancs, la bouche large et épaisse, les pommettes osseuses, les cheveux droits, noirs et plats. Est-ce le sang africain mêlé en dose infinitésimale à la race cubaine? Est-ce, comme on le dit, un ancien mélange de sang indien? Je ne prétends pas le savoir, mais il est visible que le créole de Cuba n'est pas le descendant légitime de l'ancien colon espagnol. C'est le fils d'une mésalliance, un bâtard qui, comme cela se voit souvent, vaut mieux que le fils de famille, et qui aspire à secouer l'espèce de domesticité qu'on lui impose. A ce vieux fond de la race créole et aborigène sont venues se joindre bien des familles espagnoles qui ont embrassé les sentimens et les intérêts de leur patrie nouvelle, des Américains, des Allemands, tout à fait transformés en méridionaux, des Français enfin qui, malgré l'ordre d'exil prononcé contre eux autrefois par les Espagnols, ont déjà fait souche dans l'aristocratie territoriale de la colonie. On rencontre souvent des figures qui rappellent le mélange ancien de la race blanche et de la race cuivrée. Telle est cette femme aux yeux durs et farouches, d'une forte charpente, avec une peau d'un brun fauve, qui me rappelle certaines beautés mexicaines admirées dans le monde parisien. Il n'y a rien dans son visage de l'enfantine bonne humeur du nègre, il y a au contraire un je ne sais quoi de sauvage et de brutal. Cette étrange créature, avec ses mouvemens violens, ses regards fixes, ses gestes impétueux et l'animation étourdissante de son langage, est aussi éloignée du type européen et moderne de la femme que la louve sauvage est différente de la paresseuse levrrette d'appartement.

Ouvrons maintenant la fenêtre grillée, et jetons, malgré le soleil, un coup d'œil sur le paysage. C'est une vaste plaine ondulée, un peu monotone, mais partout riante et spacieuse, avec de grands bouquets de palmiers, des quinconces de bananiers en fruits, de larges cultures de cannes, des haies de cactus, d'aloès et de lianes, des labours de terre rouge brillant au soleil. On me dit que l'île de Cuba tout entière n'est qu'un immense banc de corail, ce qui veut dire qu'elle est formée d'un calcaire récent et plein de fossiles maritimes. On voit à la surface des veines de terrain gris et noir; mais l'aspect général du sol des grands plateaux intérieurs est celui d'une brique rouge et grenue.

Le pays est donc uniforme et serait triste sous un autre ciel. Les détails du paysage suffisent pour nous charmer : tantôt c'est un *ceiba* gigantesque, dont le dôme en parasol et les branches tordues dominant une colline boisée; tantôt c'est un bocage d'arbres fruitiers, sorte de verger sauvage qui avoisine une ferme ou la hutte d'un pâtre nègre. Toutes ces tiges droites, courbées, hautes ou penchées et presque rampantes, les unes avec leurs touffes métalliques, les autres avec leurs chevelures longues et traînantes et leurs grappes de fruits pesans, se mêlent, s'entrelacent, s'enroulent de lianes et de broussailles, et forment par endroits de charmans fouillis. Ce ne sont pas les épais ombrages de nos grandes forêts septentrionales, ni les impénétrables profondeurs de la végétation des pays humides. Le bocage à claire-voie s'ouvre partout à l'air et au jour; le berceau serré des grandes palmes vertes laisse percer maint rayon de soleil, et çà et là, au plus épais du taillis, un petit coin de ciel bleu vient réjouir l'œil du passant. Il y a tel de ces vergers clos de haies, attendant parfois à des bois plus sauvages et parsemé de rayons de soleil égarés capricieusement sur les grandes herbes, qui semble détaché d'un cadre de Diaz, moins les Orientales magnifiquement enrubannées qu'il y promène, et qui sont ici remplacées par de modestes négresses en chemises de toile.

Cette végétation brille moins encore par la force désordonnée et la grandeur écrasante qu'on lui suppose que par la noblesse et la beauté des formes. Elle conserve une admirable symétrie au milieu même de ses plus étourdissans caprices. Point de ces broussailles grossières et bourruës, de ces arbres gauches et massifs qu'on voit dans nos climats. Nos forêts semblent pousser au hasard et n'avoir d'autre loi que la difformité. Ici palmiers, faux cèdres (ce que du moins on appelle cèdre à Cuba, et qui, je crois, n'est même pas un conifère), cocotiers, bananiers, orangers et citronniers de mille espèces, et jusqu'aux gros arbres noueux qui tordent leurs bras comme nos chênes, ont d'abord une tige svelte et élancée au-dessus de la-

quelle s'épanouit le désordre du feuillage. Il y a une grande différence entre les arbres sveltes par nature et ceux dont une orthopédie laborieuse a mal redressé les membres. Le plus ingénieux jardinier du monde n'imitera jamais la forme des végétations du midi; vous ne ferez jamais un pin pignon d'un pin d'Écosse, ni d'un lourd peuplier suisse un gracieux peuplier d'Italie. — De temps en temps nous passons dans un bois de bambous plantés en touffes, comme nos taillis de chênes. Ce ne sont plus les larges feuilles et les végétations majestueuses du peuple innombrable des palmiers : des feuillages légers, fins, transparens comme celui du saule, ondoient au bout des rameaux grêles et flexibles qui s'épanouissent en gerbes autour du roseau colossal. La verdure en est menue comme celle d'une asperge en fleur, douce et tendre comme celle de nos graminées. Ce n'est qu'une herbe à la vérité, mais c'est une herbe dont les cépées épaisses nous enveloppent de leur ombre, et dont la paille soutient le toit des maisons.

Vous aimerez peut-être à vous arrêter un moment à la station de San-Felipe, pour voir la foule qui s'y presse autour des échoppes des marchands de fruits. San-Felipe est à la jonction du chemin de fer de Matanzas et de celui de Batabano, port situé sur l'autre face de l'île : des deux voies qui conduisent de la Havane à Matanzas, nous avons pris la plus longue, pour voir le pays. La station se compose de hangars à jour et d'échoppes à peu près semblables à celles qu'on voit à Naples dans la rue de Tolède. Noix de coco, pyramides d'oranges, de citrons, de grenades, de mangos, de bananes, barricades de biscuits de Savoie, pains brûlés et tordus à l'italienne, saucisses, tranches de lard, pieds de cochons et maintes friandises et rafraîchissemens du même genre, exhalant à la ronde une forte odeur d'oignon, de piment et d'échalote, y tentent l'appétit du voyageur désœuvré. C'est là que les passagers du train de Batabano trouvent chaque matin leur pâture : il n'y a pas d'autres buffets sur les chemins de fer de l'île, car les créoles ne sont délicats ni sur la qualité, ni sur la cuisson, ni même sur la propreté de leurs alimens. — D'où vient donc ce parfum d'ail qui remplit le wagon? C'est ma voisine, la dame à figure de louve, qui sans autre assiette qu'un morceau de papier, sans autre fourchette que son pouce et son index, se régale d'un gros saucisson à mine poivrée. Elle n'est pas la seule : voilà deux ou trois saucissons qui sortent des poches; on porte ici du saucisson dans sa poche comme chez nous des bonbons ou des pastilles.

La nature est toujours la même. De temps à autre, un détail nouveau, quelque colossale plante grasse, quelque vieux tronc dénudé au milieu d'une clairière, attirent le regard distrait. Ça et là

une cabane d'écorces, de palmes et de branchages, et ses habitans noirs sur le seuil; — un vallon frais et agreste, avec son ruisseau paresseux et ses palmiers aux pieds baignés dans l'eau courante. Partout ces beaux palmiers, soit isolés dans les champs, soit groupés en bouquets transparents, soit dominant de leur haute stature les taillis plus humbles, donnent à l'horizon cette gracieuse et solennelle mélancolie des plaines semées de ruines, où la capricieuse destruction des siècles a laissé debout çà et là une colonne ou un temple.

Rien n'est triste pourtant dans ces campagnes : elles ont un air peuplé qui m'étonne. La main de l'homme a passé partout; ces palmiers qui dessinent leurs têtes fines sur le ciel ont tous été plantés, et quand nous traversons les grandes futaies, la régularité des lignes nous montre que rien n'y est sauvage, pas même le cactus sanglant et épineux qui noue ses bras venimeux comme une sorte de muraille le long des chemins. Le pays devient pourtant plus sauvage à mesure que nous avançons vers l'intérieur. Voilà la *jungle* tropicale, la forêt vierge encore, que jamais charrue n'a labourée. Les palmes s'entrelacent de lianes; les orchidées s'attachent aux troncs des gros arbres; c'est le seul feuillage qui décore en cette saison les branches nues du ceiba. Celui-ci, fortement appuyé sur sa souche conique, épanoui à sa racine en larges contre-forts semblables à ceux qui soutiennent les piles d'un pont ou les bastions d'une ville, semble défier tous les ouragans. La nature, qui l'a élevé au-dessus du menu peuple des forêts, l'a en même temps muni contre les dangers de la grandeur. Son vaste dôme, arrondi sur des bras noueux et tordus, ne plie pas sous l'orage, sa base est assez forte pour lui résister. Sa tête haute appelle la foudre, mais la nature a mis sur ses branches une plante parasite dont les aiguilles pointues et délicates écartent l'élément destructeur. — Franklin n'est pas le premier inventeur du paratonnerre, puisque les arbres des forêts le connaissaient avant lui. — Aux pieds du géant se presse la foule des petits arbres, qui, bien loin de faire place autour du haut personnage et de lui laisser étaler sa grandeur dans une solitude jalouse, semblent se disputer son abri et sa protection.

Le ciel, qui s'était assombri, s'éclaircit soudainement; les nuages s'amassent ainsi tous les jours à l'heure de la chaleur pour se dissiper chaque soir aux rayons du soleil couchant. Une chaîne de montagnes se dresse à la droite, couverte de forêts touffues comme une toison molle et bouclée. On dirait les formes légères, les couleurs tendres et aériennes d'un jardin de fées; le dessin coquet et

capricieux de ces mamelons donne moins l'idée d'une vraie montagne que celle d'un charmant décor d'opéra. Ils ont les ondulations courtes et brisées des peintures chinoises et des vases japonais, sans la raideur et la gaucherie de ces paysages enfantins. En même temps la forêt s'ouvre; de vastes cultures de cannes occupent le fond de la vallée, tandis qu'alentour, et déjà obscurcie par la nuit prochaine, une superbe futaie de palmiers allonge ses portiques de colonnes et de voûtes sombres. Vous rappelez-vous le grand effet des forêts de sapins de la Suisse, quand l'œil en pénètre les profondeurs et s'égaré sous leurs immenses colonnades? Ni les hêtres de nos forêts, ni les sapins de la Suisse n'égalent la majestueuse architecture de la svelte colonne végétale qui a servi de modèle au Parthénon.

Le crépuscule est instantané sous les tropiques : à peine le jour commence-t-il à pâlir que la nuit s'empare du ciel ; mais ces dernières minutes de lumière expirante, où les douces crêtes des montagnes chevelues s'illuminent d'or, où l'horizon du couchant se décore de bandes lumineuses et pures comme le reflet pâle d'un feu de Bengale lointain, où les nuées légères ont plutôt une teinte d'aurore que de crépuscule, où l'ombre grandit la taille des arbres et donne au paysage tout entier un air de majesté fantastique, ces derniers momens sont pleins d'un enchantement inexprimable. Une vallée profonde s'ouvre devant nous : j'y distingue encore vaguement la forme blanche d'un clocher avec son petit troupeau de cabanes blotti autour de lui sous la feuillée. Une montagne abrupte, étrange, en forme de pyramide tronquée, borne l'horizon de sa masse obscure. On entend quelquefois la cloche d'une plantation qui rappelle les ouvriers des champs et qui sonne joyeusement l'*Angelus*. Des lueurs singulières, phosphoriques, illuminent quelques points de l'horizon : ce sont les incendies d'herbes allumées dans les champs avant le labourage. Un dernier regard au reflet effacé du couchant, et c'est maintenant la lune qui nous montre montagnes, forêts et vallées, un petit quartier de lune mince, fragile et transparent, mais dont la lueur extraordinaire suffit à remplir la nuit de clarté. Voici enfin Matanzas; des girandoles de lumière nous dessinent de loin le tracé des rues. Vite en *volante*, nous traversons le pont, nous escaladons une rue montueuse, et nous débarquons à l'hôtel du *Leon de oro*.

1^{er} mars.

Le carnaval vient de finir. Avant-hier en arrivant (c'était le lundi gras), nous trouvions Matanzas sens dessus dessous. Les rues, d'ordinaire calmes et désertes, étaient pleines d'une foule bruyante et

agitée. Masques blancs, rouges, jaunes, verts, fausses barbes, faux nez, haillons extravagans et grotesques, blancs déguisés en nègres, nègres déguisés en blancs, hommes en femmes et femmes en hommes, toutes les laideurs bizarres que peut imaginer la fantaisie populaire tourbillonnent sur la grande place à la lueur douteuse des lanternes de papier. Défense est faite aux voitures d'y passer, car le bas peuple y règne sans mélange. Nous entrons au café le plus élégant de la ville, nous n'y trouvons que la populace. Le dernier mendiant des rues, avec un morceau de carton sur la figure et des tresses de paille sur ses vêtemens souillés, gouaille et malmène celui à qui la veille il demandait l'aumône. Telle est l'instinctive égalité des races méridionales au milieu même des humilités de l'aumône, des honneurs de l'excellence et du *baisemain d'homme à homme*. Il faut de temps en temps serrer familièrement la main qui mendie. Il est convenu qu'en temps de fête il n'y a pas d'injures : les meurtres qui se commettent toujours à la faveur du désordre sont des vengeances publiques ou privées, rarement le résultat d'une querelle passagère. Ce peuple est d'ailleurs assez doux et ne cherche pas noise à qui ne trouble pas ses plaisirs. Au moment le plus débridé du carnaval, quand il semble qu'on ait affaire à une bande d'ivrognes ou de fous échappés, on peut traverser maintes et maintes fois la grande place, s'arrêter dans les groupes, considérer les échoppes, s'asseoir et prendre son chocolat au *Café de la reine* sans s'attirer un gros mot.

Jour et nuit, les cloches carillonnent ; on les abandonne à cet usage profane. Le bruit est le plaisir suprême pour les naturels de ces latitudes : ils ne connaissent pas de milieu entre un lourd sommeil et un dévergondage extravagant de vie animale. Le mardi surtout, dernière journée de la fête, le tumulte redouble. En dehors des réjouissances populaires de la place publique, il y avait hier soir deux bals masqués choisis, où l'on n'était admis qu'avec des invitations nominales, quoique payantes. On m'oblige à prendre un billet, on me décide à y faire honneur. C'était, me disait-on, le cercle le plus raffiné de la société de Matanzas, et j'aurais eu mauvaise grâce à faire le dédaigneux. Le local préparé pour la fête était celui du club le plus aristocratique de la ville, situé sur la place d'armes et pompeusement nommé l'*Académie des arts*. Une porte grande ouverte donnait vue sur la salle de bal à la foule rassemblée sur la place. Des murs blancs, des couloirs bas sous des tribunes de planches, une espèce de théâtre sur lequel mugissait le plus lamentable orchestre qui ait jamais affligé mes oreilles, — divisé en deux escouades symétriques, l'une de musiciens blancs qui soufflaient dans des instrumens de cuivre, l'autre de musiciens noirs qui raclaient des instrumens à cordes, mais uni dans un piteux

concert de cacophonie wagnérienne, — une salle de billard, une table de jeu dans l'antichambre, presque dans la rue, et au milieu de tout cela un certain fumet méridional d'ordure laissée dans les coins : — tel était le somptueux appareil de cette brillante réunion. Toutes les races de l'ancien monde et du nouveau s'y coudoient dans un mélange bizarre. Il y avait des Allemands, des Espagnols, des Anglais en cravate blanche, des *Yankees* à la barbe de bouc, des peaux blanches ou cuivrées, des cheveux plats ou crépus, des têtes noires, blondes ou rouges, jusqu'à des Français et des Russes. La belle créole au teint sombre, à l'œil noir et rempli d'éclairs, passait nonchalamment appuyée au bras du Germain grand, mince, un peu triste, à l'œil bleu et à la longue chevelure. L'Espagnol au visage bronzé, l'œil hardi, la bouche souriante, l'air à la fois conquérant et familier, débitait en sa langue une série de complimens creux et sonores à quelque blonde fille du nord pâlie par le soleil des tropiques, comme une fleur transplantée sous un climat nouveau. Matanzas est, comme la Havane et plus encore peut-être, une ville de commerçans, où la société se recrute aux quatre coins du monde. La moitié de la population riche se compose d'étrangers : les uns s'en retournent au pays natal au bout de quelques années, les autres s'établissent et font souche dans le pays en s'alliant aux familles créoles. Les races nées de ces alliances sont presque toujours belles et fortes. Je remarque parmi les reines de la soirée deux grandes jeunes filles de sang mêlé, demi-havaniaises, demi-allemandes, et qui aux cheveux blonds, à la belle carnation des pays du nord, joignent les formes pleines, les traits arrêtés et la grâce voluptueuse des tropiques. Il y a beaucoup de figures agréables; mais les toilettes sont aussi mêlées que les races, et composées d'ailleurs avec le goût le plus douteux. Masques de carton, costumes fripés, habits du soir, habits du matin, redingotes noires et vestes blanches, robes de satin et jupes d'indienne, perruques monstrueuses, couronnes de diamans, barbes postiches, faux nez coiffés de lunettes, accoutremens grossiers qui s'efforcent d'être grotesques et qui ne sont que repoussans, tout cela s'agite dans un nuage de vapeur et de poussière qui fait pâlir la clarté des becs de gaz et des quinquets fumeux suspendus aux murailles. Un quadrille dansé par vingt jeunes gens masqués de noir, en moustaches frisées et en costume de Crispin, blanc, rouge et or, fut le grand événement et le seul spectacle un peu gracieux de la soirée.

En dépit d'une chaleur suffocante, je dus me mêler à la danse, qui se prolongea fort avant dans la nuit. La musique écorchait nos airs à la mode en leur donnant une allure sautillante et sauvage. A chaque instant revenait la valse havanaise, dont la cadence lente et paresseuse ressemble à l'essai d'une main novice sur une épi-

nette enrôlée. Cet air singulier, écrit sur une courte gamme, comme pour un instrument barbare, surprend d'abord l'oreille, qui s'abandonne ensuite avec une sorte de charme à ces modulations monotones. C'est un balancement et un piétinement plutôt qu'une valse, et elle ne ressemble guère aux orageux tourbillons de nos salles de bal. Les couples danseurs, au lieu de rouler avec une vélocité étourdissante, se dandinent nonchalamment en se tenant embrassés face à face et sans presque bouger de place à chaque mesure. C'est bien la danse qui convient à ces climats; la langue voluptueuse y remplace la force et l'adresse.

Je quittai le bal de bonne heure, et je me dis que le carnaval du dehors valait encore mieux. Là était la vraie fête, le vrai peuple, grossier, turbulent, un peu odorant peut-être, mais naïf, original et spontané dans ses joies. Tout autour de la place d'armes et sur deux ou trois rangées, des échoppes chargées de fortes pièces de viande et éclairées de lanternes de couleur arrêtaient les groupes noirs et jaunes parés de leurs plus beaux atours, foulards bariolés, cotonnades brillantes, auxquels ne manquait que le linge blanc. On leur débitait de gros morceaux de bœuf, de porc et de salaisons, de grands verres de bière et de vin catalan, — liqueur abominable que l'Espagne exporte en immense quantité dans la colonie, où elle interdit la culture de la vigne, — car le peuple fait ripaille toute la nuit en ce jour suprême du mardi gras. Cette scène rabelaisienne est bonne à voir en passant; mais n'y séjournez pas, je vous le conseille, car l'accumulation de tous ces corps noirs par cette nuit chaude développe en proportion exagérée l'arome bien connu de tous ceux qui ont vécu avec les Africains.

Il y a dans le voisinage de Matanzas deux choses à voir, deux excursions consacrées et obligatoires que nul étranger ne peut se dispenser de faire. Ce sont les grottes de Bellamar et la vallée de Yumuri. Ce matin, j'enjambe un petit cheval aux courtes allures, qui, par un chemin montueux et rocailleux, me conduit aux collines qui bordent la baie du côté de l'orient. A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend sur la ville, sur la rade, sur les montagnes environnantes, sur la coupure étroite par laquelle se précipitent en été les eaux torrentielles de l'Yumuri, enfin sur la grande mer à l'émail bleu sombre. Dans la baie, au-delà des récifs et des bas-fonds qui teignent de bandes vertes l'azur des eaux, toute une flotte de bâtimens est à l'ancre, plusieurs de grande taille et armés en guerre, car Matanzas, dont le nom n'est désigné par les géographies que comme une des villes principales de l'île, est une agglomération de plus de soixante mille âmes, la seconde ville de Cuba et le centre du commerce de l'île avec les États-Unis. Nulle part du reste, si ce n'est peut-être à Cardenas, la conquête commerciale des Américains

n'est plus visible; nous l'avons remarqué tout à l'heure au bal de l'*Académie*.

Après une montée assez rude, nous sommes enfin parvenus sur le plateau; nous hâtons notre allure et nous nous trouvons en face d'une grille de bois qu'un *coulie* humble et boiteux nous ouvre en nous tendant la main : c'est la porte de la plantation de Bellamar. En cinq minutes, nous sommes aux cavernes. Je mets pied à terre devant une cabane isolée, au milieu d'une prairie desséchée, sur un terrain sablonneux et aride où croissent quelques broussailles rabougries. Je regarde autour de moi et je ne vois que l'enclos gris et jaune entouré des palmes vertes et des grands arbres de la forêt. La maison, basse et écrasée comme toutes les chaumières du pays, est faite en bois, en écorce et en feuilles de palmier. La porte s'ouvre, et un homme en manches de chemise, pieds nus, à la figure bronzée, nous accoste avec cette aisance et cette courtoisie familière du paysan créole qui s'autorise de sa peau blanche pour traiter avec nous d'égal à égal. Attachant nos chevaux à un pieu planté en terre, nous franchissons avec lui le seuil de sa demeure, où nous nous reposons quelques instans à l'ombre. C'est un grand hangar de planches fermé de tous côtés, sans autre plancher que la terre nue, sans autres meubles qu'une mauvaise table, des bancs grossiers, deux fauteils à bascule pour les visiteurs, une étagère poudreuse couverte de fioles à liqueur dont le gardien nous propose de goûter dans des verres crasseux, un seau d'eau tiède dans un coin de la salle et deux armoires vitrées pleines de cristaux et d'incrustations que l'on vend aux étrangers. Au milieu, un escalier de bois rude s'enfonce dans un trou noir : c'est par là qu'on pénètre dans la grotte. Chacun me disait que c'était la merveille des merveilles, et que nulle grotte encore connue, pas même celle d'Antiparos ou du Mammouth, ne pouvait soutenir la comparaison. Un ouvrier exploitant une carrière nouvelle de pierre à chaux perdit tout à coup son pic, qui disparut avec un pan de rocher. Il élargit l'ouverture, y descendit et découvrit la caverne. Le gardien vous persuadera, si vous êtes crédule, que sa caverne n'a pas de fond ni de fin, et qu'elle peut vous conduire sous l'océan jusqu'en Castille, à travers la terre jusqu'aux antipodes. L'entrée de la grotte n'a pourtant rien de majestueux : dépouillés de la moitié de nos habits, car la chaleur y est étouffante, tenant chacun à la main un bout de chandelle et précédés de notre guide, qui agit au-dessus de sa tête une torche flamboyante, nous descendons en procession un escalier de planches, le long d'une rampe en lacets bordée de balustrades grossières et éclairée de place en place par des reverbères à l'huile de pétrole. La voûte s'élargit, la profondeur est sombre et mystérieuse; de grandes stalactites pendent du sommet, et forment des arceaux, des clés de

voûte gothiques. Malheureusement le ridicule appareil de poutres, de planches et de lanternes qu'on y a installé gâte tout l'effet du « temple gothique. »

On circule pendant une demi-heure dans un étroit corridor tapissé de cristaux d'albâtre, les plus beaux que j'aie jamais vus, mais qui ne donnent à la caverne ni majesté ni terreur. On dirait que la nature, qui a déchiré la grotte du Mammoth à grands coups dans les entrailles de la terre, s'est amusée ici à façonner à l'écart des milliers de petits bijoux étincelans. Les aiguilles blanches et transparentes que distille la voûte sont si fines, si délicates, si capricieuses, qu'on croirait la caverne revêtue d'une dentelle de cristal. Quelques-unes de ces concrétions bizarres forment des piliers, des colonnes, des draperies, des masses fantastiques qu'on peut prendre pour des statues ébauchées. Ici la paroi de la grotte s'est lentement incrustée de couches d'albâtre blanc qui tombent en nappes arrondies d'une fissure où l'eau suinte, et forment comme une cascade d'écume pétrifiée. Plus loin, les voûtes, les murs, le sol même, étincellent comme des diamans et se renvoient sur leurs mille paillettes la lueur scintillante de notre torche fumeuse. Ça et là on rencontre des masses blanches et moelleuses qui ressemblent à des bancs de neige sans souillure. La pierre est si pure, d'un grain si fin et si parfait, que la lumière traverse les plus gros blocs comme une lame mince de verre dépoli. Frappez-les avec la main, vous en tirez un son argentin dont la vibration retentit longuement et avec des notes diverses, suivant la hauteur où vous les frappez. Il y a quelque chose de merveilleux dans ce palais de glaces et de pierres précieuses logé au sein de la terre comme l'habitation brillante de quelque sylphide ou de quelque génie captif. On s'attend presque à voir paraître une ombre blanche et fugitive au détour de l'étroit passage, ou à entendre une voix argentine murmurer tout auprès des mots inconnus; mais la blanche fée de la caverne n'est pas de celles qui bravent l'homme et qui le terrifient. Le premier bruit de la pioche brutale ébranlant sa demeure a dû la faire fuir de ses domaines ou mourir de peur dans sa prison.

J'aime mieux, après tout, les terreurs sépulcrales de *Mammoth Cave* que cette coquette et éblouissante grotte des Nymphes. Veillez d'ailleurs à vos têtes et défiez-vous des mille languettes coupantes qui pendent à la voûte. Vous n'êtes pas un esprit pour vous glisser sans encombre à travers ces capricieuses aspérités. J'ai pour compagnon un vieil Américain obèse qui souffle, sue, gémit, et demande à respirer l'air des humains. Ce voisinage enlève beaucoup à l'illusion et à la poésie de l'aventure. Nous rebroussons chemin, à sa grande joie; un temps de galop me ramène à la ville, sous un soleil de plomb, tenant d'une main les rênes de mon cheval, et de l'autre un

parasol, grand sujet d'hilarité pour les passans. Je pars demain pour une promenade agricole à la plantation de Las Cañas, où don Juan P... a fait d'avance annoncer ma venue.

Las Cañas, 3 mars.

Réveillé ce matin au point du jour, je traverse la ville endormie, et j'arrive en courant au chemin de fer. Je vais à l'est, au centre de l'île, vers la vaste et fertile plaine où se trouvent maintenant les plus riches plantations du pays. Les coteaux des environs de Matanzas, couverts autrefois de cultures de café florissantes, sont redevenus en partie sauvages. Le caféier est une plante délicate qui s'étiole et languit dans les plaines; il ne se plaît que sur les hauteurs, dans un sol pierreux, qu'il fatigue vite. Quand le sol d'un *cafetal* s'épuise, il faut aller s'établir plus loin. Les bois bourrus que nous traversons en longeant la côte étaient peut-être, il y a peu d'années, de beaux jardins rians, fleuris et parfumés.

Après une montée rapide au flanc de la colline, le chemin de fer débouche sur le plateau. Je découvre une vaste plaine ondulée, parsemée de cultures, plantée au hasard, aussi loin que la vue peut s'étendre, de palmiers tour à tour groupés ou solitaires, qui en font mesurer l'immensité. Sur la droite apparaît une montagne bleuâtre, couchée sur le large horizon qu'agrandit encore une vapeur lumineuse. Ce grand paysage monotone, sans accidens, sans limites, a une beauté noble, mais austère, que vient égayer à propos la lumière jeune et fraîche d'une matinée sans nuage. A mesure qu'on avance, le pays prend de plus en plus ce triste caractère de plaine, et quand, au bout de trois heures, le train s'arrête à la station de La Union, l'œil cherche en vain la moindre montagne à l'horizon.

La Union est un hameau de misérable apparence, situé dans une région populeuse, à la jonction de deux chemins de fer. Sans population et sans importance propre, elle est le rendez-vous général et l'unique débouché de toutes les plantations du voisinage. Malgré ce rôle de capitale, La Union a l'air, comme tous les villages du pays, d'une hôtellerie de nègres et de muletiers. Les maisons sont des espèces d'étables basses sans fenêtres, bâties en planches rudes, où bêtes et gens s'entassent dans la même poussière et la même vermine. Ces masures sordides sont peintes extérieurement de couleurs criardes, — bleu de ciel, vert de mer, rouge de brique, brun jaune, — tant le luxe de la peinturlure tient au cœur des naturels. Les plus belles sont ornées d'une espèce de galerie couverte soutenue par des poutres grossières, où la famille s'accroupit à l'ombre à l'heure la plus chaude du jour. Quelques-unes portent suspendue à la façade la branche de verdure fanée qui indique

qu'on y vend de l'eau-de-vie de cannes, des bananes frites, et peut-être du porc salé; mais le trou béant de cette espèce de cave et l'odeur qui s'en exhale feraient fuir un Hottentot ou un Cosaque. Une rue unique, pompeusement appelée la Grande-Rue, aboutit à une place toute ravinée d'ornières, où les mules et les chars à bœufs déchargent caisses et ballots sur le quai même du chemin de fer.

C'est là que je devais descendre et trouver le guide envoyé à ma rencontre pour me conduire à Las Cañas. Comment le reconnaître dans la foule confuse qui se presse sous le hangar de la station? Des marchands de fruits, de gâteaux, de salaisons, ont établi là leurs échoppes, et proposent leur marchandise à tout venant. Des portefaix nègres, grands gaillards athlétiques aux jambes nues, vêtus de caleçons de toile et de chemises débraillées qui laissent voir leurs poitrines musculeuses, se promènent en fumant leurs cigares et m'importunent de leurs offres de service. Quelques-uns, bottés, éperonnés, le fouet à la main, sont des esclaves de bonne maison qui attendent leurs maîtres, en se pavanant dans leurs vestes galonnées. J'errais, ma valise à la main, interrogeant tous les visages et méditant par quelle phrase d'espagnol je viendrais à bout de me faire entendre, quand mes yeux tombèrent sur un gros garçon joufflu coiffé d'un grand chapeau de paille, qui se tenait les bras ballans, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, avec une expression d'embarras comique sur sa bonne face noire. Je fis un effort d'éloquence, et je prononçai le nom de « Las Cañas. — Las Cañas, si señor, » me répondit-il d'une voix nasale et joyeuse en me faisant un large sourire et un salut profond; puis il s'empara de ma valise, me pria de le suivre et me conduisit sur la place.

Elle était pleine de chevaux et de mules, sellés ou bâtés, prêts à recevoir leur charge, attachés en rang tout le long des maisons. Quelques attelages de bœufs rumaient sous le joug; deux *volantes* attelées avec élégance attendaient sans doute quelques señoras des plantations voisines. Mon écuyer me présente un cheval gris harnaché d'une selle anglaise; lui-même enfourche un bidet sellé d'un bât de mule, saisit ma valise, la pose sur le cou de sa monture, lui pique le ventre de l'unique éperon bouclé à sa jambe nue, et nous partons au grand galop.

Il était environ dix heures, et le soleil, déjà brûlant, dardait d'aplomb sur nos têtes. Nous suivions des chemins sans ombre et tellement raboteux que je ne pouvais me rendre compte de l'allure douce et facile avec laquelle nos chevaux franchissaient les trous et les pierres qui leur barraient le passage. Sur des chevaux d'Europe, cette course rapide sous un ciel embrasé eût été le plus fatigant des exercices; mais ceux que nous montions ont une manière

curieuse d'allonger leur allure et de trotter rapidement par les plus mauvais chemins, sans imprimer la moindre secousse au cavalier. Je cheminais en mangeant des oranges et en essayant de causer avec mon guide. Celui-ci malheureusement avait l'oreille dure et restait la bouche béante à mes moindres fautes de prononciation; quand par hasard il m'avait compris, il me souriait finement et me corrigeait d'un air protecteur. Nous échangeâmes d'abord quelques réflexions profondes sur la chaleur et le temps; je lui demandai à quelle distance nous étions de Las Cañas, il me répliqua en me demandant l'heure, et quand je la lui eus dite, nous retombâmes dans le silence, ayant sans doute épuisé tout ce que nous avions d'idées communes. Je pus à loisir considérer le pays que nous traversions, suivant les rudes chemins tracés le long des haies par le passage des chars à bœufs : c'était toujours une plaine fertile semée de quelques bouquets de palmiers gigantesques. Ça et là, une allée de faux cèdres, grands arbres bicornus aux longues branches et au feuillage rare, indiquait l'entrée d'une ferme ou d'une plantation. Une fois nous aperçûmes les toits rouges et le petit clocher blanc d'un village; du reste pas un verger, pas une chaumière, pas un de ces hameaux rustiques qui rendent si hospitalier l'aspect de nos campagnes. Quelquefois nous dépassions un chariot massif traîné péniblement par deux ou trois paires de bœufs; un nègre, debout sur la lourde machine, piquait son attelage nonchalant. Je vis avec surprise que les bœufs de devant tiraient au bout d'un gros câble d'au moins vingt pieds de long, ce qui donnait à l'attelage une étendue démesurée. On m'expliqua que cette disposition singulière était fort utile dans la saison des pluies, quand tous les chemins se changent en fondrières, et que les chariots courent le risque de rester plusieurs mois embourbés : alors, si la moitié de l'attelage s'enfonce dans la boue, l'autre moitié peut chercher à distance un terrain solide et l'aider à se tirer du mauvais pas.

Ce qui m'amusait le plus, c'était la figure grotesque de mon compagnon, galopant à l'avant-garde sur son bidet sauvage qu'il conduisait avec un simple licou. Il appuyait ses pieds chaussés de vieilles savates sur deux morceaux de corde pendus en guise d'étriers, si courts qu'il avait les jambes repliées et qu'il semblait accroupi plutôt qu'assis sur sa selle. Il allait ainsi, juché comme un singe ou comme un chien savant, retenant ma valise des genoux et des coudes, et talonnant sa bête avec ardeur. Tout à coup il se retourne et m'annonce que nous venons d'entrer sur le territoire de la plantation de Las Cañas. Nous cheminions entre deux bois impénétrables, dans une prairie parsemée de buissons et de grands arbres majestueux, où hennissaient à notre approche des chevaux en

liberté. L'herbe longue et luisante était mêlée de plantes épineuses où brillèrent des fleurs jaunes et rouges. Des orchidées pendaient aux dernières branches des colosses de la forêt vierge; en bas, c'était un fouillis de végétations bizarres, un fourmillement inouï de lianes et de broussailles entrelacées. Des milliers de petits oiseaux, de papillons et de libellules chantaient, bourdonnaient, dansaient dans chaque rayon de soleil, butinaient d'arbre en arbre et de fleur en fleur. On eût pris la clairière pour l'entrée de quelque savane déserte, habitée seulement par les troupeaux sauvages et les chacals des prairies. Encore quelques pas, et nous débouchions tout simplement dans un champ labouré où s'ébattait une bande de vautours noirs, voisins fidèles des habitations humaines. Un de ces animaux s'était posté au pied de la haie, presque sous les pas de nos chevaux, et nous regardait passer familièrement sans se déranger; avec sa tête rougeâtre et pelée, ses yeux clignotans, sa peau ridée et tombante, son air d'inertie et de stupidité, il ressemblait à un dindon malade ou à une de ces vieilles femmes chauves et goitreuses qu'on rencontre dans les pays de montagnes. Enfin par-dessus les champs de cannes à sucre qui nous bouchent presque la vue, nous apercevons de grands toits rouges, des murs de brique, des cheminées qui fument : c'est l'usine et la plantation de Las Cañas.

C'est toute une ville qu'une sucrerie. Grande est ma surprise en entrant dans la cour de l'usine : les chars à bœufs arrivent en gémissant; trente chevaux piaffent dans une écurie à claire-voie bâtie sous un hangar; nègres et négresses courent dans tous les sens, portant des outils ou des fardeaux; les volailles gloussent et grattent la terre; les machines soufflent et grondent avec ce mouvement pressé de la vapeur qui n'a pas de repos. Je saute à bas de mon cheval, et je me fais introduire auprès de M. C..., l'administrateur en chef de la plantation. Je le trouve assis dans son bureau, en face d'une fenêtre qui donne sur l'usine, entouré de papiers, de cartons, de registres, et de tous les attributs de son petit gouvernement. M. C..., qui est d'origine française et qui appartient à la meilleure société de la Havane, passe à juste titre pour le plus habile agriculteur du pays. Je ne vous dirai pas par quelles circonstances malheureuses il a sacrifié une fortune considérable pour sauver un proche parent de la banqueroute. Il vous suffit de savoir que c'est un homme aimable, instruit, spirituel, parlant quatre ou cinq langues avec une perfection rare. Il me fit l'accueil le plus amical du monde, et me conduisit au salon, où m'attendait le plus jeune fils de don Juan P..., venu de la ville pour me recevoir. Au même instant, une gracieuse jeune femme, au regard sérieux et

doux, avec un reste de pâleur et de souffrance sur son joli visage, entra suivie d'une grosse négresse qui portait dans ses bras un tout jeune enfant. Don Charles me présenta à sa femme, nous nous couchâmes dans des balancines, et en un quart d'heure j'avais noué connaissance avec tous les habitans de cette maison hospitalière.

Voici donc l'habitation de plaisance d'une riche famille havanaise. L'apparence en est plus que simple et point du tout champêtre; il est évident qu'on a sacrifié l'agréable à l'utile, et que la maison de campagne n'est qu'un accessoire de la ferme et de l'usine. Ici l'habitation des maîtres ne se distingue pas beaucoup des bâtimens d'exploitation groupés autour d'elle. Le corps de logis principal est ouvert sur la grande cour, dont il occupe un des côtés. Il n'a qu'un seul étage élevé de deux marches seulement au-dessus du sol. La façade est bordée sur toute sa longueur d'une modeste *verandah* meublée de quelques chaises de cannes et abritée par le prolongement du toit de la maison. Les colonnes de bois qui le soutiennent alternent avec des pots de faïence où sont plantés des arbustes rares : c'est l'unique ornement extérieur d'une villa tropicale. On entre, et l'on trouve une vaste salle aux murailles blanches, rugueuses, grossièrement badigeonnées à la chaux, avec un piano dans un coin, un bureau, une table à ouvrage, deux bancs en paille tressée, quelques fauteuils à bascule, et une petite étagère où traînent un livre d'heures, un dictionnaire, quelques volumes de poésies espagnoles et quelques romans français dépareillés. C'est toute la bibliothèque de la maison, et les œuvres de Paul de Kock y occupent la place d'honneur. Ces meubles rares et mesquins se perdent dans l'immensité de cette grande salle nue qui semble triste et délabrée. C'est qu'il n'est besoin dans ce climat ni de luxe, ni d'élégance, ni même de confortable à l'europpéenne; nos tapis, nos meubles de soie, nos rideaux, nos lourdes tentures, y seraient fort incommodes. Le seul bien-être qu'on désire, c'est d'avoir de l'ombre, de l'espace et de l'air en abondance. L'appartement n'a pas de plafond; l'air circule librement sous les poutres de la toiture. La salle à manger, placée derrière le salon, en est séparée par un gros mur de pierre; mais les deux pièces communiquent par une porte toujours ouverte et par deux fenêtres bardées de fer percées dans l'épaisse muraille à hauteur d'appui. Quand le doux visage de la señora paraît derrière les barreaux massifs encadré de son écharpe blanche, on dirait une jeune religieuse emprisonnée derrière la grille d'un couvent. A gauche, les appartemens privés du maître et de la maîtresse de la maison sont fermés seulement par des rideaux de cotonnade que le vent agite et soulève. On n'a pas besoin ici de se mettre en serre chaude; l'homme des tropiques peut vivre en plein vent, comme les arbres de ses jardins.

L'autre face de l'habitation donne sur un nid de verdure et de fleurs. Une aile à deux étages et d'une construction plus européenne sépare le jardin du bruit et du mouvement de la ferme. Dans l'encoignure s'abrite une petite cour ou plutôt un petit parterre à la française planté régulièrement de grands cactus à lobes longs et épineux, disposés naturellement en pyramide, comme des sapins ou des cèdres, et dont les branches se subdivisent en proportions symétriques, comme les bras d'un immense candélabre. Là est un élégant pavillon de bains, avec une belle piscine assez vaste pour y nager. Tout autour s'élève un bocage de palmiers, d'orangers, de manguiers, de goyaviers, de lauriers-roses et de cent autres arbres charmans qui forment une ombre épaisse et enferment la vue dans cet enclos fleuri. Midi sonne, et nous nous asseyons en famille autour d'un repas frugal, composé surtout des produits de la ferme et des fruits savoureux du jardin; mes aimables hôtes ont déjà su bannir tout embarras de nos entretiens. Tout en dinant, au milieu d'une causerie douce et enjouée, je plonge mes regards avec plaisir dans la profondeur obscure du bosquet enchanté. Je vois les oranges dorées, les citrons blonds et pâles, les fleurs rouges des grenadiers briller dans la verdure sombre des manguiers à l'épais feuillage, tandis qu'à leurs pieds se présentent des buissons de roses, et que les cocotiers laissent onduler à la brise leurs gracieuses coiffures de plumes, où viennent malheureusement s'abattre par volées les affreux *urubus*. Ces oiseaux silencieux, qui viennent se poser sur ces gais bocages avec leurs lourds battemens d'ailes et leurs vêtemens noirs, semblent l'image funèbre de la destruction et de la mort, toujours présentes sous les parfums et les fleurs de ce climat si voluptueux. Le soleil lui-même semble attristé par leur présence, et le ciel bleu si éblouissant paraît se ternir à leur approche.

Après le dîner, nous rentrâmes dans l'espèce de grange qu'on appelle le salon; deux jeunes Chinois, qui nous avaient servis à table, nous apportèrent le café, les cigares et un morceau de braise rouge sur un réchaud d'argent : c'est le charbon d'un certain bois du pays dont la braise, une fois allumée, se consume sous la cendre sans jamais s'éteindre. Nous nous mîmes à fumer en regardant le mouvement de l'usine. C'était l'heure la plus chaude, et pourtant le travail n'était pas ralenti. Tous les hommes valides étaient aux champs ou à l'atelier; il ne restait plus que des vieillards, des enfans et des femmes. De jeunes négresses à demi nues, coiffées d'un mouchoir d'indienne, vêtues seulement d'une longue chemise de toile flottante et plus grise que blanche, couraient en montrant leurs longues jambes noires; les unes marchaient en file, le poing sur la hanche, balançant sur leurs têtes des paniers pleins de graines ou

de racines; puis, quand ils étaient vides, elles les rapportaient en gambadant comme des chevaux échappés, sans beaucoup de souci de la décence et de la réserve féminines. D'autres poussaient les attelages de bœufs avec des aiguillons faits d'une longue gaule, ou déchargeaient incessamment les chariots de cannes à sucre chargés par les moissonneurs. Des nuées de petits oiseaux voletaient autour des bœufs tranquilles et se promenaient sans façon sur leur large dos en y becquetant amicalement la vermine.

Nous allâmes visiter l'usine. Je voulus suivre la fabrication dans tous ses détails, depuis la canne broyée entre les cylindres jusqu'à la poudre fine qui sèche dans les greniers. Le précieux roseau est jeté en baguettes ou en tronçons dépouillés de feuilles sur une claie de bois inclinée qui tourne autour de deux rouleaux mobiles, et qui l'élève insensiblement jusqu'au pressoir. Là il est saisi par deux gros cylindres tournans hermétiquement appuyés l'un contre l'autre. La canne en ressort écrasée comme du papier, et le jus s'écoule par des tuyaux; on le recueille dans un réservoir; des pompes à vapeur l'élèvent incessamment dans des chaudières gigantesques où on le concentre en le faisant bouillir dans le vide; ce procédé, qui rend l'évaporation de l'eau plus facile, permet de n'employer qu'une bien moindre chaleur. L'appareil distillateur se compose de trois immenses cuves aux parois épaisses, entourées de balcons de fer et d'escaliers. Des jours de verre enchâssés dans l'armature permettent de voir le liquide soulevé, tourmenté par la tempête intérieure, et les flots de vapeur qui se dégagent en tourbillonnant. L'un des trois cylindres est chauffé seulement par la vapeur qui sort des deux autres. Les moteurs sont de fabrique anglaise et d'une grande perfection. Il y a une seconde machine de rechange, toujours sous vapeur, prête à servir, si la première était endommagée. — Il est singulier de voir ces mécanismes compliqués dirigés par des *coulies* à peau jaune, qui n'ont pour tout vêtement qu'un mouchoir noué autour du ventre. Ce sont pour la plupart des hommes minces, d'une figure intelligente et triste, et dont les formes délicates contrastent avec la robuste carrure des noirs. Ces derniers sont employés surtout aux travaux les plus grossiers : ils bourrent les fourneaux, roulent les chariots sur les rails de fer. Il y a une hiérarchie et comme une séparation de caste entre les esclaves temporaires, qui ont droit encore à la liberté, et les esclaves à vie, nés dans la servitude et destinés à y mourir.

En sortant des bouilloires, le sucre liquide subit encore une longue série de préparations que je ne vous décrirai pas en détail. Il passe à travers une quantité de filtres, de cuissons, de battages, de cylindres centrifuges semblables à peu près à ceux où l'on sèche le linge. On le filtre enfin avec du noir animal, et on le recueille

dans des pots de fer où il cristallise. Quant aux résidus ou mélasses, ils sont eux-mêmes recueillis avec soin, remaniés, battus par des moulins à vapeur, purifiés dans les centrifuges deux, trois et même quatre fois, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un marc de rebut, ne contenant plus qu'une minime proportion de sucre, et composé presque entièrement de sels alcalins que l'on rend comme fumier à la terre d'où ils viennent. A chaque épuration nouvelle, on tire des mélasses un sucre de plus en plus jaune et de qualité plus grossière, car, en fait de sucres comme en fait d'esclaves, les plus blancs sont les plus estimés. — Chaque couleur vient donc à son rang sécher dans les greniers de l'usine; on y pile en poudre fine les pains de sucre cristallisés dans les moules; on emballe cette poudre dans de petites caisses de bois solidement ficelées de lanières de cuir, et c'est ainsi qu'on les envoie sur tous les marchés du monde. La plantation de Las Cañas en expédie à elle seule de huit à douze mille chaque année.

Mon admiration et mon étonnement croissaient à chaque pas. Je m'attendais à voir une de ces industries arriérées et barbares où la multitude des bras supplée à l'invention de l'homme, et je trouvais au contraire une merveille de l'industrie moderne. Le matériel de l'usine vaut plusieurs millions. Aucun travail ne s'y fait plus à bras : on n'y voit que chemins de fer, chariots roulans d'un étage à l'autre, treuils mus par la vapeur qui montent et descendent sans relâche. Il y a de l'intelligence dans les moindres détails. Ainsi le feu des chaudières est entretenu avec la paille écrasée de la canne, préalablement séchée au soleil : cela épargne l'emploi, si coûteux à pareille distance, du charbon de terre venu d'Europe ou des États-Unis. L'eau même est économisée par un procédé tout à fait ingénieux; on en emploie dans les réfrigérateurs, dans les filtres et dans les lavages une quantité si grande que le puits de la plantation n'y pourrait suffire. Qu'a-t-on imaginé pour y suppléer? On recueille les eaux échauffées dans les réfrigérateurs et la vapeur même des chaudières, que l'on condense sans en rien perdre; on les élève à l'aide d'une machine dans un réservoir d'où elles se répandent en petits ruisseaux innombrables sur un grand échafaudage en raquette, d'où elles tombent goutte à goutte. Refroidie par l'évaporation qui accompagne la chute, chaque goutte d'eau retourne fraîche au bassin d'où elle était puisée.

En sortant de l'usine, nous visitons le quartier nègre, situé à quelques pas de là. C'est une espèce de cloître rectangulaire, autour d'un enclos où l'herbe pousse; des portes ouvertes dans la muraille donnent accès de chaque côté aux habitations des familles; chacune a son réduit obscur, crépi de ciment jaune et meublé d'étagères de planches superposées comme dans un navire : c'est là que les noirs établissent leurs lits. Ces caveaux, éclairés à peine par

un étroit soupirail, ressemblent fort à des cachots; mais l'essentiel en ce climat est d'éviter la chaleur et d'avoir un abri solide contre les pluies de l'été. Dans les couloirs qui séparent deux à deux ces chambrettes, il y a de petits fourneaux de briques dont les voisins se partagent la jouissance, car les nègres, bien que nourris déjà à la gamelle commune de la plantation, aiment, paraît-il, à faire chez eux leur petit ménage et à cuisiner quelque friandise en famille. Grande est l'humanité du maître qui pourvoit ainsi à leur bien-être et satisfait volontiers leurs goûts innocens. Ils sont mieux logés dans ce phalanstère de l'esclavage que sous leurs huttes grossières de bambous et de feuilles. Il y a pourtant je ne sais quoi de pénible dans la vue de cette grande ménagerie; on n'aime jamais à voir des créatures humaines parquées comme des troupeaux dans une étable.

Rien de plus gai au contraire que la *nursery*, grande cage en treillis à jour où l'on enferme les enfans nègres pendant que leurs parens vont à l'ouvrage. Les petits diabolins noirs se roulent tout nus dans la poussière et gambadent autour de nous en nous demandant un sou, tandis que la gardienne, prisonnière avec eux, nous fait un large sourire en tressant une natte de paille. Plus loin, nous visitons l'hôpital, à peu près vide pour l'heure présente, et la pharmacie, où travaillent deux apothicaires blancs au milieu des boîtes et des cornues. Un vieux nègre s'approche de M. C... en le saluant humblement de sa tête grise; il se plaint de douleurs d'estomac et lui demande un remède. C... l'écoute, l'examine, et lui fait une ordonnance sur une feuille qu'il déchire de son calepin. « Vous voyez, me dit-il, c'est moi qui suis le médecin, comme je suis toutes choses, fermier, machiniste, comptable, architecte; il faut être un homme universel pour administrer une plantation. Pendant les épidémies, j'ai vu cet hôpital si encombré que nous refusions les malades. Dans ce moment-ci, vous n'y voyez guère que quelques vieux serviteurs à qui nous donnons leurs invalides. — Eh! bonjour, *tio* Barnabé, ajouta-t-il en se tournant vers une figure maigre accroupie sous la porte, et qui nous regardait passer sans rien dire, comment vas-tu, mon vieil ami? » Le personnage qu'il interpellait de la sorte était un vieil Africain d'un noir de jais qui se tenait assis par terre les jambes croisées, tout nu, chauffant au soleil son corps décharné, et dont l'immobile visage de bronze, ombragé d'une laine blanche ébouriffée, nous suivait d'un regard fixe et impassible. Il inclina la tête, répondit quelques humbles paroles, puis il reprit sa posture fière et grave. « Voilà, continua mon guide, le patriarche de la plantation. Il est au moins centenaire. Vous voyez quelle est sa vie : dormir et se chauffer au soleil. Il est parfaitement heureux; l'intelligence ne le tourmente guère. C'est

du reste un Africain natif, et, quoi qu'on en dise, ceux-là se font remarquer par leur stupidité farouche. J'ai toujours observé que les enfans étaient plus intelligens et plus laborieux que les pères. On prétend que l'esclavage dégrade la race noire; la vérité est qu'il l'adoucit au contraire et qu'il la civilise. » J'aurais eu beaucoup à répondre à cette assertion un peu cavalière des bienfaits de la servitude, mais j'aimai mieux considérer en silence le vieil Africain rigide qui nous regardait toujours fixement. Certainement une vision semblait flotter devant ses yeux obscurcis; on eût dit qu'il était absorbé dans la contemplation de ses souvenirs et qu'il dédaignait de nous en faire part. Vaine illusion! il n'y a guère plus de pensée dans sa tête que de paroles dans sa bouche. Tel est le repos du vieux lion dans sa tanière, quand son grand œil fauve semble rêver, et que l'imagination complaisante lui prête elle-même ses pensées.

De l'hôpital nous passâmes au moulin, — car c'est tout un royaume qu'une plantation. M. C... me montra la farine de maïs, mêlée d'un peu de blé, qui sert à faire le pain des esclaves. Il leur donnerait volontiers du froment pur, qui serait plus nourrissant et plus salubre, sans les droits exorbitans qui pèsent sur l'entrée des blés étrangers, et forcent ceux même qui viennent d'Amérique à passer par les marchés espagnols : cet impôt funeste fait du pain même un objet de luxe. — Quant à la viande qu'on donne aux esclaves, ce n'est pas celle des troupeaux de la terre, qui ne suffiraient pas au centième de la consommation; c'est la viande de bœuf séchée des *pampas* de l'Amérique du Sud, dont Buenos-Ayres envoie chaque année des milliers de tonneaux à la Havane. La plantation toute seule en consomme un nombre effrayant, car il y a plus de six cents bouches à nourrir, quatre cents nègres esclaves, deux cents *coulies* indiens, plus un état-major d'environ quarante hommes blancs. Les *coulies* sont employés à l'usine et font meilleure chère que les noirs, qui ne travaillent guère que dans les champs; les deux races vivent à part et se détestent de toutes leurs forces. Cette mutuelle antipathie n'empêche pas la naissance clandestine de quelques métis d'un type singulier, qui ressemblent beaucoup aux Océaniens; mais il ne se forme jamais d'unions publiques et durables entre les deux races.

Leur caractère même y répugne. Les *coulies* sont en général mélancoliques, concentrés et méditatifs; les nègres au contraire aiment les joies bruyantes. Ils sont d'ailleurs mieux traités à Las Cañas que dans beaucoup d'autres plantations de l'île. On leur laisse une foule de petites immunités qui pourraient les aider à sortir de la condition servile, s'ils en avaient seulement la pensée. Par exemple, on leur permet d'élever des porcs pour leur propre

compte et d'en faire commerce; on les aide à amasser un pécule pour se racheter plus tard. Bien peu cependant songent à faire des économies et à recouvrer leur liberté : s'ils amassent un peu d'argent, ce sera pour s'acheter de beaux habits. M. C... me disait que les jours de fête on se croirait au bal masqué dans la cour de la plantation : chapeaux à plumes, rubans de soie, colliers de verre, châles et robes de gaze, habits bleus à boutons d'or, succèdent par enchantement aux guenilles de la veille; mais le lendemain les belles dames reparaisent en chemise sale, trempant leurs pieds nus dans le fumier, avec un mauvais mouchoir d'indienne noué négligemment autour de leur crinière ébouriffée.

De tout ce que je vois, il résulte que l'esclavage est plus doux à Cuba qu'il ne l'était dans les États-Unis du sud. La législation d'abord est bienveillante pour les nègres, et si elle était rigoureusement observée, ils ne seraient pas matériellement très à plaindre. Elle leur offre surtout pour le rachat de leur liberté des facilités et des garanties dont ils n'usent malheureusement pas. Aux termes de la loi, tout esclave peut se racheter en donnant à son maître cent piastres d'à-compte sur son prix total, qu'il devra compléter par la suite. Toute mère peut racheter son enfant en payant vingt piastres avant la naissance, ou trente piastres pendant le mois qui la suit. Enfin, et c'est là une garantie qui modifie profondément la servitude, l'esclave ne peut pas être mis à l'enchère, ni vendu au premier venu par la seule volonté du maître; son possesseur actuel est tenu de lui laisser un délai de trois jours pour se trouver lui-même un acquéreur. L'esclave a même le droit de changer de chaîne, et d'obliger son maître à le vendre à l'acheteur qu'il lui propose, s'il consent à payer le prix demandé par le maître. Toutes ces lois, dont l'humanité contraste avec la cruauté abominable des anciens *codes noirs* des États-Unis, sont déjà un louable progrès et un acheminement timide vers la liberté.

Mais autre chose est la lettre des lois, autre chose la façon dont on les applique. L'esclave ne peut pas user de ses droits quand il les ignore, et ce ne sont pas les maîtres qui s'aviseront de les lui enseigner. Tout en se plaignant de son insouciance, ils s'en applaudissent au fond du cœur, et ils s'efforcent de l'entretenir. Je ne vois chez eux aucun parti-pris de méfiance ou de haine contre les noirs; mais les meilleurs, ceux même qui songent beaucoup au bien-être de l'esclave et qui se croient les bienfaiteurs du nègre, n'ont qu'un zèle très médiocre pour son avancement moral. La famille, cette première institution par où la société commence, en est encore, chez ces pauvres gens, à l'état sauvage. Si rien ne les empêche de former des liens plus réguliers, rien non plus ne les y accoutume ou ne les y engage, et ils suivent tout bonnement

l'ornière de la nature. La religion, dont ils aiment à voir les pompes extérieures, ne se donne pas la peine de pénétrer jusqu'à leurs âmes, et ses ministres diraient volontiers, comme leurs confrères des États-Unis, que l'Évangile est un livre dangereux à enseigner aux esclaves (1). Enfin ce qui manque le plus dans ce pays-ci, ce n'est pas l'humanité ni la douceur : c'est surtout l'élévation des idées et la croyance morale au progrès. On sera pourtant entraîné par la force des choses et par l'exemple énergique des États-Unis. Le jour de l'émancipation n'est pas si éloigné que pourrait le faire croire la sécurité des maîtres. Les nègres eux-mêmes ont vaguement entendu parler d'un certain *massa Lincoln* dont ils attendent la venue comme celle d'un messie libérateur. L'abolition profitera-t-elle à la richesse de la colonie? Le travail libre pourra-t-il remplacer avantageusement le travail servile? Je n'oserais certainement le prédire. Tout ce que je me hasarde à prévoir, c'est que l'abolition de l'esclavage se fera sans doute en même temps que l'annexion aux États-Unis.

4 mars.

Je n'étais hier qu'un voyageur attentif à sa besogne et pressé de voir du nouveau. Aujourd'hui je me laisse vivre, je me figure que je suis un planteur de la Havane venu pour visiter ses terres, et je goûte à loisir le charme de cette existence si douce, si libre, si *naturelle*, que ceux qui l'ont menée n'en peuvent plus aimer d'autre, et que les nouveau-venus eux-mêmes s'imaginent l'avoir menée toujours.

On nous éveille dès l'aube; le café noir, premier et frugal repas du créole, nous aide à secouer les vapeurs du sommeil et à nous préserver de la fraîcheur du matin. Un léger brouillard traîne encore sur la terre, et cette rosée nous paraît glaciale après la douceur de la nuit. C'est l'heure des excursions et des cavalcades. Des chevaux nous attendent tout bridés dans la cour, les dames montent dans une *volante*, et tout le cortège royal défile joyeusement devant le peuple assemblé.

Notre première station est une petite métairie champêtre enclose de haies de bambous, bâtie en bois rudes et en branches entrelacées, comme les chaumières rustiques dont nous orons nos jardins. On y élève à la fois des poulets et des négrillons. La gent ailée s'embarrasse peu de notre présence et ne nous témoigne aucun respect; les coqs dressent à demi leurs crêtes et leurs plumes en nous regardant avec méfiance; les poules continuent à quêter

(1) Un récent décret de la reine d'Espagne pourvoit timidement à l'instruction des esclaves, en prescrivant aux maîtres de ne pas la négliger. La surveillance est exercée par les curés et par la police. Il faut louer la bonne intention qui a dicté cette mesure.

et à gratter la terre au milieu de leurs couvées qui gazouillent. Quant aux poussins de la grande espèce et aux autres bipèdes sans plumes, il est évident que nous leur causons une émotion profonde. On les range devant la cabane en deux lignes de bataille, garçons d'un côté, filles de l'autre, par ordre d'âge et de hauteur, et nous passons gravement en revue le bataillon silencieux. Ces pauvres petits sont tellement pénétrés de respect et de crainte qu'ils rentrent presque dans la muraille; avec leurs haillons, leurs jambes nues, leurs yeux sombres, leurs têtes laineuses et hérissées, ils ont un air sauvage qu'augmente encore leur terreur.

Plus loin, la *volante* cahote entre deux haies de cactus épineux taillés aussi régulièrement que des bordures de buis. Nous entrons sous l'ombrage d'un bosquet de cocotiers robustes, inclinés sous le poids de leurs vastes couronnes de feuilles et de leurs grappes de noix aussi grosses que la tête d'un homme. Il y a là entre deux arbres quelque chose comme un tas de fagots, d'herbes et de feuilles mortes. C'est une hutte de mousse et de palmes sèches, en forme de taupinière, assez haute à peine pour qu'un homme s'y tienne assis. « Voilà, me dit-on, la case de l'oncle Tom, » — et un vieux nègre tout cassé sort d'une étroite ouverture en se traînant sur les genoux et les mains. C'est l'unique habitant de cette étrange demeure, un vieil esclave invalide qui a le goût de la solitude et qui a préféré cette retraite à la compagnie de ses frères. Le bonhomme d'ailleurs ne paraît pas avoir l'humeur morose et mélancolique; c'est un sage, un anachorète, un philosophe, mais ce n'est ni un sauvage ni un misanthrope. Il nous accueille joyeusement, avec un salut cordial et un franc sourire. Notre visite imprévue l'enchanté, et nous nous en allons chargés de ses bénédictions.

Nous cheminons entre des plantations de ricins et de bananiers récemment défrichées et conquises sur la forêt. Près de là, une troupe d'ouvriers moissonnaient un beau champ de cannes. Nègres et négresses, armés de faucilles légères, prenaient d'une main la longue tige, et de l'autre main la tranchaient lestement près du pied, puis, abattant les fanes et les feuillages, ils la coupaient en morceaux qu'ils jetaient en tas derrière eux. D'autres chargeaient la récolte sur de grands chars attelés de bœufs. Ceux-ci rumaient paisiblement ou grignotaient les tendrons sucrés dont la terre était jonchée. Les hommes portent un caleçon noué à la ceinture par un mouchoir d'indienne ou une lanière de cuir; les femmes ont leurs grandes chemises de toile qui flottent autour du corps et se drapent avec grâce. Rien de plus joli que cette récolte et cette trouée dans la verdure qui ne laissait voir que le ciel bleu. Les gestes variés, les belles attitudes, les formes sveltes et robustes de ces corps noirs à demi nus me rappelaient à leur façon *les Moisson-*

neurs de Léopold Robert. Nous regardions silencieusement cette scène joyeuse, et je songeais à ce roi d'Homère qui vient, comme nous, encourager les moissonneurs et voir tomber les gerbes mûres :

Βασιλεὺς δ' ἐν τοῖσι σιωπῇ
Σκῆπτρον ἔχων ἐστάκει ἐπ' ὄγμου γηθοσύνος κῆρ (1).

L'après-midi se passa dans le jardin, sous l'ombrage, délicieuse retraite pour les journées chaudes. Pas un rayon de soleil ne perçait le feuillage des manguiers et des palmes. Nous fîmes notre salon d'un bosquet de citronniers couverts à la fois de fruits et de fleurs. On nous y apporta un panier plein de fruits : bananes, figues-bananes, oranges douces, oranges acides, citrons doux, oranges-citrons et citrons-oranges, toutes les variétés possibles de ces belles pommes dorées qui pendaient aux arbres, puis des mangos, des goyaves, un fruit jaune et mielleux dont le nom m'échappe, et bien d'autres encore que je n'avais jamais vus. Nous goûtions, nous jouons aux boules en compagnie des moustiques. Ceux-ci montrent à l'hôte de la maison une préférence fort incommode.

Le soir, quand vient la fraîcheur, nous nous promenons dans les pépinières situées au bout du jardin au milieu des champs de cannes, dont les hautes tiges ferment tout horizon. On s'y croirait dans un désert, au milieu de quelque savane immense, perdu sous les hautes herbes comme sous les vagues d'un océan. Puis nous revenons pas à pas cueillant dans les plates-bandes ces belles fleurs des tropiques, qui sont des pierres précieuses parfumées. Enfin, quand la nuit tombe, nous nous reposons en nous balançant sous la galerie, nous regardons le croissant d'argent de la lune, nous écoutons les grillons qui chantent, et nous respirons les brises embaumées qui nous viennent du jardin. De grands chiens de garde rôdent dans l'ombre et font entendre çà et là un aboiement étouffé. Parfois nous causons de choses sérieuses, et j'interroge M. C... sur les affaires de la plantation. « La terre, me dit-il, a 1,200 hectares, qui produisent environ 150,000 piastres (750,000 francs); mais il y a de grosses charges qui amoindrissent le revenu. D'ailleurs le capital engagé dans l'exploitation, tant en machines qu'en hommes et en bêtes, est si considérable que l'intérêt que nous en tirons n'est pas exorbitant. Nous ferions bien mieux, si les impôts étaient moins lourds, et si le gouvernement s'occupait un peu plus des besoins du pays. Vous avez pu voir vous-même que nous n'avons pas une seule route passable pour aller d'ici à La Union.

(1) « Au milieu d'eux, le roi se tenait en silence, avec son sceptre à la main, debout sur les sillons et le cœur plein de joie. »

— N'en avez-vous pas d'autre que celle que j'ai vue ?

— Mon Dieu non ! tout ce que vous voyez ici, machines, pierres, charpentes, est venu à travers champs sur des voitures à bœufs. Quelquefois nous étions forcés d'atteler jusqu'à vingt paires de bœufs à la même charrette. Don Juan songe bien à bâtir un chemin de fer, mais c'est une grosse entreprise à faire à soi tout seul. Il faudrait pour cela nous entendre avec nos voisins. Et puis, quand même nous aurions des routes et des débouchés praticables, nous ne serions pas encore bien avancés. Ce sont les impôts qui nous ruinent en gênant toutes nos transactions commerciales; s'ils étaient mieux établis, je ne doute pas qu'on ne pût tirer de nous autant d'argent sans nous faire subir les mêmes pertes. Tous les objets les plus nécessaires à notre industrie sont frappés à l'entrée d'un droit énorme et désastreux : nous n'avons pourtant pas de manufactures nationales à protéger contre la concurrence étrangère. Le blé, le vin, toutes les subsistances paient des taxes d'importation formidables. Il y a même, ce qui est monstrueux, des impôts sur l'exportation des produits du pays. Ainsi chaque caisse de sucre paie à la sortie un droit de 2 piastres. Bref, la plantation paie de manière et d'autre 50 ou 60,000 piastres chaque année, c'est-à-dire un tiers des revenus. Avec cela nulle sécurité, peu de police, point de travaux publics. Vous voyez à quelle épreuve est mise la prospérité de l'île; si nous y résistons après tout grâce à nos richesses naturelles, devinez un peu ce que nous ferions, si nous étions mieux gouvernés ! »

Ici M. G... fut interrompu par un bruit d'aboiemens furieux; nos chiens de garde semblaient donner la chasse à quelque maraudeur surpris dans la plantation. Nous dressâmes l'oreille; les aboiemens se ralentirent, et le silence se rétablit.

« Ce n'est rien, me dit mon hôte; c'est quelque animal sauvage qui rôdait autour de la ferme et que les chiens ont fait déguerpir plus vite qu'il n'était venu. Il est encore trop tôt pour les voleurs.

— En avez-vous dans le voisinage ?

— Comme dans tous les pays où il n'y a pas de police. L'été, quand je reste seul à la plantation, je ne me couche jamais sans avoir mes armes sous la main. Mes compatriotes sont, vous le savez, très prompts à jouer du couteau. Il y a six ans, je fis punir sévèrement un maraudeur connu qui avait commis chez moi toute sorte de déprédations; le lendemain je recevais une lettre anonyme où l'on m'ordonnait, sous peine de mort, de quitter la plantation de Las Cañas; si dans quinze jours je n'avais pas obéi, on me prévenait poliment qu'on me tuerait et qu'on brûlerait la plantation.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Je suis resté, et vous voyez que j'y suis encore.

— Connaissez-vous l'auteur de la lettre?

— Je crois que je le connais; mais à quoi cela me sert-il? Je n'ai pu songer à mettre la justice à ses trousses; elle n'aurait pas su le prendre, et, lors même qu'elle l'aurait pris, quel était son crime? Quant à moi, c'était m'exposer à une vengeance certaine; je n'aurais eu qu'à faire mon testament... Croyez-moi, nous vivons dans un pays où le plus sûr est encore de se protéger soi-même. — Mais, ajouta-t-il, j'oubliais que je vous ai préparé un spectacle; venez, il est neuf heures, et la représentation va commencer. »

Nous montâmes sur le toit, d'où nous dominions toute la plaine; le ciel était plein d'étoiles. Tout à coup nous vîmes briller à l'horizon une étincelle rouge, puis une lueur phosphorique et blanche qui se répandit comme une inondation de feu. La flamme, d'abord pâle et bleue, rougissait et changeait de couleur comme un immense feu de Bengale allumé sur toute la plaine. Des fumées lumineuses montaient comme une auréole, et faisaient évanouir les vagues clartés des étoiles. — C'était une prairie dont on brûlait les herbes avant d'y faire passer la charrue.

Je quitte demain la plantation. Tout à l'heure, comme je songeais à ma vie errante, je m'étais accoudé sur ma fenêtre, et je regardais la nuit. A mes pieds, dans un petit enclos, sous deux grands arbres, un troupeau de chevaux soufflait et frappait la terre. Tout à coup j'entends un sifflement étouffé, plusieurs fois répété, qui semblait l'appel d'une bouche humaine. « Sans doute, me dis-je, c'est quelque galant Daphnis africain qui appelle sa noire bergère au rendez-vous. » Mais le sifflement recommença de plus belle : c'était moi qu'il semblait appeler. J'écarquillai les yeux, je tendis l'oreille, je criai : « Qui va là? » Le bruyant siffleur se tut, comme un malfaiteur surpris; puis il appela timidement, il appela encore, et reprit son jeu avec une obstination bizarre. Impatienté, j'allais prendre mon pistolet et menacer le mauvais plaisant d'une punition exemplaire, quand je me rappelai certain oiseau siffleur dont on m'avait parlé la veille, et qui était, disait-on, fort effrayant pour le voyageur nocturne. Embusqué dans tous les buissons, le malin oiseau le poursuit, le harcèle et s'amuse à l'épouvanter.

Matanzas, 5 mars.

Hier matin, je reprenais assez tristement le chemin de La Union, en compagnie de mon écuyer fidèle, de mon Sancho à peau noire, toujours grotesquement harnaché. Je monte en chemin de fer et j'y trouve bruyante compagnie : mes voisins tiennent dans leurs mains ou portent dans leurs mouchoirs des coqs familiers qu'ils soignent et caressent tendrement; ceux-ci gloussent, crient, battent des ailes; on se croirait dans un poulailler. Ce sont des coqs de combat qu'on

mène sans doute égorger dans quelque fête des environs. Les pauvres animaux se laissent manier par leurs maîtres comme des chiens de salon ou comme des enfans bien élevés. Ils semblent connaître ceux qui les mènent et obéir presque à leur voix. Je remarque que leurs crêtes sont coupées pour donner moins de prise à l'ennemi. — Vous savez que les combats de coqs sont ici un amusement populaire et presque une passion nationale. Le combat de taureaux espagnol se réserve pour les grandes solennités; ordinairement, on se contente du duel de coqs, jeu tout aussi sanglant et tout aussi tragique, mais qui a du moins l'avantage de ne pas exposer la vie de l'homme. Ces massacres de gladiateurs en miniature sont, comme nos courses de chevaux, la grande occupation et pour ainsi dire la carrière des fils de famille désœuvrés. Je reconnais leurs champions à la livrée des nègres qui les portent, et à je ne sais quel air de fierté plus grande qui convient à des coqs de bonne maison. — A chaque lutte importante, les amateurs parient des sommes énormes, comme aux courses d'Épsom ou de Chantilly. Les grands vainqueurs sont achetés à des prix fabuleux, et c'est un luxe aristocratique d'avoir une belle volière, comme on a chez nous une bonne écurie. Enfin, pour compléter la ressemblance, on a vu des fortunes entières dévorées par cette manie ridicule. Vous voyez que tous les peuples se ressemblent : la nature humaine, au fond, ne change guère, et il n'y a que son vêtement qui varie.

Je trouve à Matanzas un dernier regain de carnaval. Après une journée de tumulte, de chansons, de danses dans les rues, il y a encore ce soir un bal masqué à l'opéra. La fête est un mélange assez baroque de gens du monde encanaillés et de la plus grossière populace. Nous allâmes le soir jeter un regard curieux dans certaine rue mal famée, assez déserte d'ordinaire, et qui n'est pas très loin de l'opéra. Nous la trouvâmes encombrée d'une foule d'hommes du peuple qui formaient des rassemblemens devant les fenêtres grillées. Du dedans au dehors, on échangeait des gros mots, des quolibets, des provocations brutales. De temps en temps quelques femmes sortaient parées pour se rendre à l'opéra; elles étaient poursuivies par un ignoble cortège de nègres et de matelots ivres. — Nous n'eûmes pas envie d'en voir davantage.

Au lieu d'entrer à l'opéra, nous sommes allés, au clair de lune, nous promener en bateau sur la rivière San-Juan. Le *San-Juan* ou *rio de Matanzas* vient se jeter dans le port au milieu de la ville, qu'il sépare en deux morceaux. Le vieux pont qui joint les deux rives avait, à l'indécise clarté de la lune, un faux air du *Rialto* de Venise. De vieilles maisons délabrées baignant leurs pieds dans la rivière me rappelaient confusément les palais du Grand-Canal. Quelques barques passaient avec des falots rougeâtres. Nos rames

plongeant dans l'eau dormante y allumaient des traînées de flammes blanches, puis elles se relevaient toutes ruisselantes de gouttelettes de feu. Nous avançons sur le miroir tranquille laissant derrière nous une trace lumineuse. — Déjà nous avons dépassé la ville; sa rumeur confuse s'éteignait, tout était maintenant silencieux. A peine si la brise chuchotait par intervalles dans les roseaux du rivage, ou si quelque oiseau de nuit déployait ses ailes en poussant un cri plaintif. Nous nous mimés à chanter à la cadence des rames; mais nos chansons étaient un peu fausses, et notre barque massive ne ressemblait guère aux gondoles de l'Adriatique.

La Havane, 8 mars.

Je suis depuis bientôt cinq heures à la Havane. L'aubergiste, après m'avoir tenu le bec dans l'eau pendant quatre heures, m'a casé dans un réduit obscur, délabré, démeublé, où je devais faire ménage avec un étranger. Celui-ci ayant déclaré qu'il ne souffrirait point de compagnon inconnu, on m'a conduit dans une vaste chambre à trois lits, vide encore pour l'heure présente, mais où j'ai la douce perspective de voir apparaître d'une minute à l'autre quelque ami forcé; du moins j'ai le confort inattendu, inoui, d'un vieux pupitre vermoulu, où je m'empresse de vous écrire avant l'arrivée de l'ennemi. Vous êtes encore à Matanzas, et vous allez me suivre à la vallée de Yumuri.

L'Yumuri est une petite rivière torrentielle qui sort d'un pâté de montagnes compactes situées au nord-ouest de Matanzas. Elle se recueille au fond d'un bassin ovale et se fraie un chemin jusqu'à la mer par une coupure étroite, déchirée au milieu de l'épaisse barrière par les eaux d'un lac qu'on suppose avoir existé là dans les temps antérieurs. La vallée et les montagnes qui l'entourent ont un peu la configuration d'un cratère, quoique la nature du sol ne permette pas d'attribuer cette forme particulière à une action volcanique. Au contraire, on y trouve partout la trace du lent travail des eaux. Le sol a la richesse ordinaire des terres d'alluvion, et se couvre de belles cultures, de vastes champs de cannes à la verdure pâle, de bouquets de bois chevelus, et de grandes prairies parsemées de groupes de palmiers. Au versant nord de la montagne, la vallée se rétrécit et se redresse, séparée seulement de la mer par une muraille haute et étroite. Du haut de cette crête escarpée, la vue plonge à droite sur l'Océan bleu, et à gauche elle plane sur un autre et riant océan de verdure dont les vagues, adoucies et amoindries par la distance, vont expirer au pied d'un amphithéâtre de montagnes vaporeuses. Quelques-uns de ces sommets lointains ont des formes irrégulières et bizarres, — le *pain de Matanzas* surtout dresse abruptement sa pyramide tronquée au-dessus des

autres, — et par toutes les ouvertures que le temps a faites dans leurs rangs serrés on aperçoit deux et trois lignes d'horizons bleuâtres aux teintes graduellement affaiblies.

Cette mince et rapide barrière est justement la *Cumbre* ou la *Montagne*, où court en demi-lune, embrassant la vallée, la promenade favorite des habitans de Matanzas. Cette promenade ne ressemble ni au bois de Boulogne de Paris, ni au Central-Park de New-York. Ce n'est même pas Pausilippe, ni la Corniche de Gènes; c'est un rude sentier de montagnes où les *volantes* grimpeuses s'en vont en cahotant par-dessus rochers et ornières. On passe la rivière San-Juan sur un pont de bois, on gravit les premiers étages de la colline parmi les dernières maisons de la ville; les chevaux piétinent quelques minutes sur un raidillon presque à pic; puis on chemine à mi-côte le long de la baie, laissant derrière soi la rade et la ville, qui semblent jouer à cache-cache derrière les promontoires. Tantôt une villa modeste aux toits écrasés, aux murailles blanches, ombragée de palmiers séculaires, précédée d'une longue allée de cocotiers en éventail; tantôt une petite ferme entourée d'un enclos où paissent une vache, un cheval, une chèvre accompagnée de ses petits biquets à robe noire; puis l'aloès élevant sa tige altière et fleurie au milieu des haies, une sorte d'aubépine rose et odorante en pleine fleur, le lit doux et brillant de la mer azurée entrevu dans la profondeur à travers le feuillage, et enfin sur la crête, dans une échancreuse soudaine, la vue radieuse de la vallée enveloppée de toutes les gloires du soleil couchant, avec ses belles pentes couvertes d'une forêt de palmiers innombrables, dressant leurs têtes superbes et leurs chevelures ondoyantes, où le soleil se mirait dans la verdure et étincelait sur chaque feuille comme s'il était tombé du ciel une pluie d'or et de diamans : — telle m'apparut la *Cumbre* un soir au déclin du jour, à l'heure où la lune commence à s'argenter dans l'azur, et où les montagnes du couchant se noient dans une poussière dorée. De temps en temps une haie de cactus, un pan de broussailles, un pli de terrain, un bouquet de yuccas hérissés, quelque arbre à touffe épaisse et noire nous dérobait le merveilleux spectacle qui attirait et fixait nos yeux éblouis; puis de nouveau nos regards plongeaient dans la profondeur ouverte à nos pieds, s'y roulaient avec délices sur les croupes molles et voluptueuses, puis s'enivraient des flots de lumière ardente où l'horizon nageait confondu. Tout était transfiguré : — les montagnes agrandies par la poudre d'or qui voilait leurs formes et de chaque pli de terrain faisait une ligne colossale et lointaine; les millions de sveltes palmiers répandus sur la colline et la plaine, qui semblaient incliner leurs fronts amoureux vers le soleil; les prairies où scintillait chaque brin d'herbe, et jusqu'à ce trou-

peau de bœufs sur la pente, où chaque croupe brune semblait marcher dans une auréole. Ce n'est rien que d'avoir vu les Belly, les Turner, les Claude Lorrain, pour se figurer tant de calme et de splendeur. La Suisse, l'Italie même sont brumeuses et pâles. Il semble qu'il y ait folie à vouloir fixer dans la matière ces magnificences impalpables du plus fugitif des éléments.

Tout à coup le soleil cessa d'éclairer la vallée; il venait de s'abaisser derrière la montagne. La terre aussitôt s'enveloppa d'une ombre diaphane, les montagnes se teignirent d'un lilas doux et velouté d'une fraîcheur exquise; elles s'assombrissaient à vue d'œil et se confondaient en une masse obscure devant l'horizon resplendissant. Le ciel encore enflammé se diaprait comme une eau dormante : c'étaient des zones nuancées d'aurore, de rose tendre, de bleu nacré d'argent, mariées et fondues comme les couleurs d'un arc-en-ciel qui s'efface. Encore une minute et l'azur céleste a changé de nuance, d'argenté et limpide devenu opaque et sombre. Cependant nous avons couru sur la Cumbre jusqu'à la plantation de Vittoria, jolie maison blanche nichée dans un bosquet choisi, en face du plus admirable panorama de la vallée. Nous revenons alors sur nos pas; à gauche, la mer s'obscurcit, et ses contours deviennent vaporeux et vagues comme si une brume blanche enveloppait l'horizon. Il fait déjà nuit noire quand nous redescendons le chemin rocailleux où les secousses brutales de notre carriole déracinent presque de ses jambes le pauvre petit cheval attelé au bout de l'immense brancard. Notre poids tout entier pèse sur lui seul, tandis que son camarade le porteur se prélassé légèrement, d'une tête en avance sur le timonier. — Voici de nouveau Matanzas, ses maisons basses, ses fenêtres toujours ouvertes et les captives qui prennent l'air du soir entre les barreaux de leur cage.

Telle fut ma première promenade à la Cumbre; mais combien ne me parut-elle pas plus belle le jour où je montai seul à cheval, sans compagnon, sans guide, pour y passer en liberté le temps qui plairait à ma fantaisie! Je crois que c'est la vraie manière de voyager pour voir et aimer le pays, sans l'importunité bruyante des cicérones et des camarades inconnus...

8 mars.

J'avais laissé ma phrase interrompue, et voilà tout justement que j'en trouve en rentrant chez moi la vivante application. J'ouvre la porte, j'entends un grognement : « vous êtes mon compagnon de chambre, monsieur? » Tandis que je me promenais avec le marquis de M..., une connaissance nouvelle et malheureusement trop tardive, le señor don Luis Isidoro Guano, prenant sans doute en

pitié ma solitude, m'a gratifié d'un autre ami. Que voulez-vous y faire? Il faut que je porte ma croix, et que je ne la rende pas trop lourde à mon bourreau, qui est aussi ma victime.

Un mot pourtant sur mon nouveau protecteur. Le marquis de M... est un des plus riches d'entre les riches planteurs de l'île. Il a deux ou trois plantations, palais à la Havane et hôtel à Paris. — Voilà toute une semaine qu'il me cherche. Faisant honneur à la recommandation bienveillante de M. Mon, ambassadeur d'Espagne, il m'a poursuivi à la Havane, m'a écrit à Matanzas sans recevoir de réponse, et aujourd'hui encore il a failli me manquer, grâce au procédé commode de l'aubergiste, qui, pour s'épargner l'ennui de faire appeler ses hôtes, répond uniformément à tous les visiteurs qu'ils sont sortis. M. de M... voulait que j'allasse avec lui passer une semaine à la campagne. J'ai dû décliner cette invitation aimable, et lui dire que je quittais après-demain la Havane. Il a voulu du moins être pour une soirée mon hôte et mon pilote. Il m'a mené d'abord chez le capitaine-général, puis chez un de ses amis qui habite un véritable palais. J'ai vu là ce qu'il y a de plus somptueux en fait d'intérieurs créoles, de vastes salons nus, élevés, sans portes ni fenêtres, appelant le courant d'air au lieu de l'éviter, des pavés de marbre, des chaises de cannes, de larges escaliers monumentaux. Dans le salon de réception, il y avait une corbeille de *señoritas* en grande toilette, pour la plupart un peu trop grasses; il y en avait pourtant qui étaient fines, délicates et belles suivant d'autres idées que celles des Turcs et des Espagnols. — Mais je m'arrête par humanité. Mon compagnon ne peut dormir, et bien que ce soit un Américain de la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire un Français, il montre une patience qui m'adoucit le cœur.

9 mars.

Je suis déjà debout, mais après une nuit trop courte et à la musique de deux poumons qui ronflent. C'est aujourd'hui ma dernière journée : mon passage est retenu pour Santiago de Cuba, à bord du vapeur *Comanditario*, qui doit partir demain même. Lettres, caisses, visites, tout doit être achevé ce matin; fermons donc nos oreilles aux fanfares, aux roulemens des tambours, aux grincemens des trombones, à tous ces bruits diaboliques dont me régale chaque matin l'orchestre du régiment espagnol logé dans les environs.

Combien, vous disais-je hier, l'Yumuri m'a semblé plus beau quand j'y suis retourné seul, à cheval, et battant les buissons! les fleurs étaient plus parfumées, l'air plus transparent, les mille petits détails du chemin avaient plus de grâce et de vie, et surtout ce bleu tendre de la mer qui encadrait de tous côtés la verdure me rappelait ces sentiers en corniche de l'île d'Ischia où je chevauchais

il y a bien des années. Je notais en passant divers sujets de croquis, tantôt une petite cabane de bambous et de palmes blottie sous un bosquet d'arbres fruitiers avec un immense horizon de mer par-dessus, tantôt une ravine escarpée et ombreuse s'ouvrant comme un cadre sur la vallée profonde. Quel paysage ! et quel triste instrument que le crayon manié surtout par des mains inhabiles ! Comment dépeindre l'élégante stature des palmiers dispersés sur les pentes, les groupes plus serrés qu'ils forment au creux des vallons, leur solitaire et mélancolique grandeur au milieu des cultures qui les ont épargnés, le manteau fin et soyeux qu'ils font au loin sur les premiers plans de la montagne, et les cimes lointaines déjà frangées d'un liséré bleuâtre par la fraîche lumière du matin ? Tant de nobles formes et de couleurs délicieuses, tant de richesse, d'harmonie et de splendeur, essayer d'exprimer tout cela par le profil sec et inanimé d'un charbon noir sur un papier blanc ! — Il n'est pas jusqu'aux massifs et aux allées qui environnent la plantation dont chaque arbre, avec un bout de ciel, ne pût faire le sujet d'un ravissant tableau. Je mis pied à terre pour me mettre à l'œuvre, et alors commencèrent mes tribulations.

La première s'offrit sous la figure d'un mulâtre grisonnant qui m'adressa la parole et se mit à me donner sur les points de vue à prendre des conseils auxquels j'opposai un *no entiendo* impatient. Le bonhomme prit les rênes de mon cheval et lâcha celles de sa langue ; je vis alors qu'il était complètement fou. « Voilà, me disait-il, ma propriété, tant de palmiers, tant d'acres, tant de nègres. Telle propriété, tel homme. — Voulez-vous venir me voir ? Voilà la résidence de ma famille. » Et il me montrait une jolie maison cachée dans la verdure. Cependant il courait autour du cheval avec un air hagard, et celui-ci, plus raisonnable que le pauvre diable, commençait à s'ennuyer de son manège. A mes *no entiendo* répétés, il me demande si je suis Italien. « Non, Français. » Je fus étonné de l'entendre répondre en ma langue : « Français ! Et moi aussi je suis Français ; je suis né à Bordeaux, moi... Travaillez, mon ami, travaillez... Les Français sont des canailles, mais de bons soldats, oh ! oui !... oui, monseigneur. Napoléon m'a envoyé ici... » J'essayai de m'en débarrasser en lui glissant dans la main une pièce blanche. Il me regarda d'un air superbe : « Pas de bêtises, dit-il ; je suis plus riche que vous, moi. Je suis général... Venez déjeuner chez moi ; allons, venez déjeuner. » Quand les fous prennent une idée, il est malaisé de les en faire démordre. A la fin, ce singulier compatriote me délivra de sa présence, et je dessinai assidûment, cherchant l'ombre raccourcie des piliers du porche. Cependant le soleil s'élevait dans le ciel. Déjà il tombait presque perpendiculairement sur la terre rouge, qui semblait brûlante. Les

ombres, de plus en plus rares, s'épaississaient par le contraste avec l'éblouissante lumière blanche qui inondait toutes choses; la voûte céleste avait une profondeur, une vivacité chaude dont le frais et limpide azur du matin ne donne pas l'idée. On eût dit que le firmament tout entier était embrasé d'une flamme bleue. Les palmiers voisins se découpaient dans ce bleu torride avec la netteté dure et tranchée des bouquets d'arbres placés par les vieux maîtres italiens au second plan de leurs tableaux. Rien de brutal pourtant n'offensait l'œil, ébloui sans être blessé, et il semblait que ce vert éclatant fût voisin de ce bleu splendide. Les murs blanchis de la plantation resplendissaient d'une lumière mate et sans tache, plus blanche que le lait ou la neige, et comparable seulement à celle du fer fondu. J'étais assis au milieu d'un champ, sur un tas de fanes sèches, et il me semblait que la nature entière allait entrer en fusion; mais, bien loin de s'évaporer et de se flétrir sous l'action dévorante du soleil de midi, on eût dit que la campagne s'y rajeunissait et s'y retrempait d'une vigueur nouvelle. Les feuilles des palmiers, droites et fières, semblaient s'imprégner de soleil. Pas un brin d'herbe, pas une feuille des buissons ne pendait alanguie. Cette robuste végétation défiait la fournaise, et la verdure sombre noircissait encore à mesure que le ciel s'embrasait. Je ne puis vous dire la puissance formidable de ce spectacle : cette nature métallique et plombée sous cette atmosphère de feu ne semblait pas un milieu viable pour l'homme.

Cependant, à vingt pas de moi, le mouvement et la vie retentissaient dans la cour de la plantation. J'entendais les cris, les chansons des nègres, les réprimandes du *mayoral*, et je crus même distinguer le bruit du fouet de cuir mêlé aux plaintes de la victime. Quant à moi, mon sang bouillait dans mes veines; je dessinais encore d'une main incertaine, mais j'étais écrasé. Il faut avoir passé l'heure de midi dans les champs, en plein soleil, pour connaître le ciel des tropiques : le soir et le matin y sont délicieux; mais la magnificence et la grandeur terrible de cette nature trop forte ne se révèlent qu'au milieu du jour.

Il était une heure du soir. Ni moi ni mon cheval n'avions encore déjeuné. J'avise au bord du chemin une jolie villa déserte; les volets fermés la disaient vide, tandis que la porte ouverte, les lauriers-roses chargés de fleurs, les orangers à pommes d'or, invitaient le voyageur altéré. Des chevaux, des vaches, des poules s'ébattaient pêle-mêle dans l'enclos solitaire. La ferme adossée à l'habitation et fermée de murailles, comme une forteresse, n'avait qu'une étroite entrée. J'appelle, je frappe aux portes à coups de poing : un homme à la fin se présente, je lui demande de l'eau pour mon cheval. Il m'indique du doigt l'abreuvoir situé au bord d'un puits, au bout

de l'enclos. J'y mène se désaltérer la bonne bête. J'examine ensuite le petit bosquet qui m'offre ce refuge hospitalier contre la chaleur. C'est ce qu'en Normandie on appelle une *cour*, c'est-à-dire un enclos planté d'arbres, moitié verger et moitié prairie, avec les arbres des tropiques au lieu du pommier monotone. Un tronc noueux et robuste se dresse à côté de la ferme, étendant à six pieds de terre un immense parasol d'ombre et de verdure. En face s'ouvre dans le bocage une allée de cocotiers chargés de fruits, qui se continue au-delà dans un taillis de bambous à touffes légères. Des manguiers à lourdes feuilles avec leurs masses sombres font des taches noires dans la claire futaie. Enfin la mer, qui s'étend au pied de la colline penchante, laisse voir son rideau bleu à travers le fin duvet des bambous et les éventails élégans des palmes. Le site était calme, abrité, frais, souriant, bien fait pour le repos d'un homme fatigué. Je demande à dîner; un paysan qui travaillait là m'apporte dans une écuelle de fer une soupe à l'oignon que je dévore. Ici commence le second chapitre de mes tribulations.

Jusque-là, je m'étais entendu avec mon hôte par des signes plutôt que par des paroles : mon espagnol lui semblait incompréhensible, et le sien me semblait barbare. Il m'avait accablé pendant une heure de beaux complimens à la mode du pays, s'excusant de m'en donner si maigre chère et de m'offrir une si mesquine hospitalité. Il y avait, disait-il, une *tienda* dans le voisinage où j'aurais trouvé un bien meilleur dîner. Ne sachant comment répondre à tant de politesse, et après l'avoir remercié sur tous les tons, j'eus recours à ma bourse pour exprimer plus éloquemment ma reconnaissance et mettre fin, s'il était possible, à son zèle obséqueux. Alors il me déclare, en dépit de mes protestations, qu'il s'en va au cabaret voisin m'acheter des provisions. Avant que j'aie pu m'expliquer, il enfourche mon cheval, et le voilà parti. Une heure s'écoule et le cheval ne revient pas. Un secret malaise commence à se glisser dans mon âme. Surviennent le fermier lui-même et un *mayoral* de la plantation voisine, personnage à mine fière, l'épée au côté, maniant d'un air princier un beau cheval blanc. Nous échangeons les courtoisies d'usage, après quoi je m'informe de mon cheval, et je leur communique mes craintes. La chose était compliquée, difficile à dire, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à me faire comprendre. J'estropiais le français, l'italien, pour improviser avec des terminaisons espagnoles une espèce de langue barbare. Ils me comprirent à demi-mot, et je les vis qui échangeaient entre eux des signes de doute. Ainsi vous n'avez pas vu mon cheval? — Non, señor; non; mais soyez tranquille, il reviendra tout à l'heure, *ahorita*. — Ne l'a-t-on pas volé? — Non certes, ne craignez rien. Pour-

tant, ajouta le fermier, je n'ai aucune confiance en cet homme, je le connais à peine; voilà deux jours seulement qu'il travaille chez moi. Il se pourrait bien qu'il eût volé votre cheval. » Paysage, dessin, cocotiers, enchantement de ce lieu champêtre, tout avait disparu : je maudissais l'heure où j'avais mis le pied dans cette caverne de brigands. — Cependant le fermier, avec une politesse et une hospitalité tout espagnoles, va cueillir une couple de noix de coco dans son verger, et m'en fait boire le breuvage tiède, fade, mais rafraîchissant pour ma soif; il m'offre un cigare, épuise avec la courtoisie native des gens de son pays tous les moyens de consolation qu'il peut concevoir.

Prenant l'inévitable en patience, je me remis à dessiner tristement. Une heure se passa encore, et le jour était sur son déclin. Tout à coup j'entends un pas de cheval retentir, et que vois-je apparaître, si ce n'est mon petit arabe avec son cavalier suspect? Ses yeux brillans, sa trogne enluminée, expliquaient son trop long séjour dans les délices de la *tienda*. Il me donna triomphalement une bouteille de rhum, un morceau de porc salé plus dur que du bois de palmier, et deux ou trois petites croûtes de pain déjà grignotées, le tout enveloppé dans un mouchoir jaune et sale. J'étais si joyeux que non-seulement je lui fis cadeau du festin qu'il me destinait, mais que je le comblai en outre de réaux et de sourires. Lui, donnant une accolade à la bouteille, me serre les mains avec toute l'amitié dont un ivrogne est prodigue. Vite en selle, et me voilà parti. J'essaie encore d'esquisser en passant la silhouette des montagnes, à l'instant même où le soleil couchant les voile de sa splendeur et répand à leur pied une mer de lumière qui submerge au loin la plaine. Mon cheval affamé, qui pâture à côté de moi, me tire le bras avec impatience. Dernier rayon de soleil, dernier coup de crayon; mon petit cheval hennissant galope à travers la montagne, à travers la ville, et me voilà devant mon miroir contemplant avec effroi la magnifique teinture de pourpre rouge que j'ai prise au soleil tropical. A souper, mes voisins de table me regardent avec inquiétude et échangent entre eux des signes d'épouvante. L'un d'eux m'avertit charitablement que mon cas est grave, et que je pourrais bien en mourir. Tel est le récit mémorable de ma glorieuse expédition sur la Cumbre, où j'ai mis en fuite un mulâtre, perdu et repris un cheval, et soutenu bravement, sans en pâtir, le choc de ce grand ennemi, le soleil.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.



1

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



8 0068098

